

L E

FACHEUX VEUVAGE,

OPÉRA-COMIQUE,

EN TROIS ACTES.

Donné à la Foire Saint-Laurent en 1725.

Tome IV.

A

261835

PERSONNAGES.

L'IMAN.

LE CADI, *Amoureux de Balkis.*

ABOULIFAR, *Père de Balkis.*

BALKIS.

LÉANDRE, *François, Amant de Balkis.*

ARLEQUIN, *Valet de Léandre.*

PIROUZÉ, *Suivante de Balkis.*

ALIBAJOU, *Compère d'Arlequin.*

DEUX MÉDECINS.

ABHOK, *Poëte Persan.*

ABHAK, *Musicien Iroquois.*

DEUX ESCLAVES *de Léandre, habillés en Vents.*

UNE VEUVE.

ORYTHIE.

Troupe de JEUNES MARIÉS & de JEUNES
MARIÉES.

Troupe de DÉMONS.

FLORE.

Troupe de VENTS.

Troupe d'ESCLAVES.

La Scène est dans une Isle.

LE
FACHEUX VEUVAGE,
OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.
SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une Ville.

ABOULIFAR, LE CADI.

ABOULIFAR.

SOyez en repos là-dessus, Seigneur Cadi :
je vous l'ai promis ; j'ai mis cela dans ma
tête, & cela fera ; & quand ? demain.

Air : Vous ne m'aimez plus Lisette.

Vous épouserez ma fille.

LE CADI.

Elle ne voudra point de moi :
J'ai déjà besoin de béquille.

ABOULIFAR.

Ce défaut n'est qu'une vétille :
Reposez-vous-en sur ma foi.

A 2

LE FACHEUX VEUVAGE ;

LE CADI.

Votre fille est trop gentille.

Non, non, non, ce n'est pas pour moi.

Voyez-vous ; Seigneur Aboulifar ? j'ai fait mes réflexions : je me rends justice : elle a quatorze ans , j'en ai soixante : ce seroit un meurtre.

ABOULIFAR.

Bon : est-ce qu'entre époux tout n'est pas commun ? Eh bien, vous aurez entre vous deux soixante quatorze ans. C'est chacun trente-sept. Voilà des gens dans le bel âge.

LE CADI.

Bonne façon de compter , ma foi ! vous avez-là des règles de soustraction qui m'accommoderoient fort, vraiment : mais

Air Nos Pèlerins ont bonne mine.

Loin qu'un jeune objet qui fait plaire,
Rajeunisse un sexagénaire,
Mon cher ami : tout au contraire,
Je craindrois plutôt mille fois
De devenir octogénaire,
Près de votre fille , en deux mois.

ABOULIFAR.

Terreurs paniques, Seigneur Cadi ; terreurs paniques !

LE CADI.

Air : Assis près de sa femme un Avocat au Cours.

Toute la Médecine
Est d'accord sur ce point :

OPÉRA-COMIQUE.

A ma mort elle opine,
Si je ne la crois point;

Et dit que pour pouvoir soutenir une dose

De Matrimonium,
Dondon,
Je suis trop délicat,
Ca ca.

J'en croirois quelque chose. *bis.*

A B O U L I F A R.

Vous n'êtes pas plus vieux que moi, au
bout du compte; & je me sens bien.

Air : Je n'faurois.

Un âge comme le nôtre
N'est pas sans forces...

L E C A D I.

Ma foi !

Je ne fais comment du vôtre
Vous vous trouvez : mais pour moi ;
Je n'faurois
Etre mari comme un autre :
J'en mourrois.

Et si je meurs, vous savez la loi formida-
ble de ce pays-ci.

Air : M. le Prévôt des Marchands.

Ce n'est pas pour moi que je crains :
C'est votre fille que je plains :
La loi pour les époux trop dure,
Veut, quand l'un d'eux finit son sort ;
Qu'on mette dans la sépulture
Le survivant avec le mort.

A 3

6 LE FACHEUX VEUVAGE ;

Voyez, si j'épouse Balkis, ce qui lui reste à vivre, & ce que la pauvre enfant deviendra.

A B O U L I F A R.

Eh bien ! on l'enterrera avec vous : cela sera fâcheux.

Air : Tes beaux yeux ma Nicole.

Mais aussi dans l'histoire
L'on vit avec honneur.
Ma fille aime la gloire :
C'est pour elle un bonheur,
Qu'un malheur honorable.

L E C A D I.

Et puis ce n'est pas tout :
Je suis laid comme un diable.

A B O U L I F A R.

Vous êtes de mon goût.

Et c'est assez : ma fille n'en doit point avoir d'autre que le mien ; mon goût est qu'elle vous aime.

Air : Tout comme il vous plaira Lalira.

Elle vous aimera,
Lalira !
Elle vous aimera !

Air : Ah ! qu'il est beau l'oiseau ! ou dondaine dondaine.

Je veux, vous offrant de ma main, *bis.*
Qu'elle chante, en donnant demain
Sans peine
La sienne :

Ah ! qu'il est beau
L'oiseau
Qu'Amour m'amène !

LE CADI.

Sur un air de trompette.

Le bel oiseau, ma foi, qu'un homme de mon âge !
L'oiseau qui lui ressemble est, je crois, le hibou.
Et si quelque ramage
L'éveille dans son trou,
C'est celui-ci, je gage,
Coucou ?

A B O U L I F A R,

Eh ! Seigneur Cadi, un homme aussi riche
que vous, est-il jamais ni laid, ni vieux ?

LE CADI.

Vous avez beau dire, mon cher Aboulifar.

Air : Un Capucin à barbe blonde.

Ce visage n'est plus de mise,
Des rides, une barbe grise,
Un nez à lunettes ; tout franc,
Je crois qu'il est des goûts fantasques :
Mais ma foi l'Amour est enfant ;
Et les enfans ont peur des masques.

Un homme de soixante ans ! la vilaine pou-
pée pour faire joujou.

A B O U L I F A R.

Vous moquez-vous ? Il y a un pays qu'on
nomme la France (le siège du bon goût assu-
rément) où nos voyageurs disent qu'un vieux

A 4

8 *LE FACHEUX VEUVAGE ;*

richard, comme vous, seroit la coqueluche
des filles, & ne l'auroit pas qui voudroit ; non.

L E C A D I.

Je crois que ce font de bons ménages, aussi !

Air : Ma raison s'en va beau train.

Cela jette un beau coton !

A B O U L I F A R.

Sans doute. On y voit, dit-on ;

Vivre le tendron

Avec le barbon

En bonne intelligence.

L E C A D I.

Il faut que l'un des deux ait donc

Bien de la complaisance ,

Lonla ,

Bien de la complaisance !

Oh ! je suis bien trompé, si c'est le ten-
dron : Et puis, c'est qu'apparemment le veu-
vage n'est pas là si fâcheux qu'ici.

A B O U L I F A R.

Oh , pour un vieillard amoureux , vous
êtes trop raisonnable : je veux que vous
soyez mon gendre , en un mot ; & vous le
ferez.

L E C A D I.

Air : Un jour dans sa chambrette.

Votre cœur le souhaite ,

Moins que le mien.

Pourvu que la fillette

Le veuille bien.

OPÉRA-COMIQUE.

9

A B O U L I F A R.

J'en répons.

L E C A D I.

Eh bien, touchez-là!

Foin de celui-là,

Qui s'en dédira!

T O U S - D E U X E N S E M B L E.

O gué lonla lanlere.

O gué lonla.

L E C A D I.

Air : *Allons gai, toujours gai, &c.*

Mais en cas de reproche,

Du moins souvenez-vous

Que j'ai.....

A B O U L I F A R.

Ma fille approche.

Ensemble laissez-nous:

Allez gai, toujours gai, d'un air gai.

L E C A D I, *s'en va en dansant.*

Talera lera lera lelare

Talera lera lera lala.



A 5

SCÈNE II.

ABOULIFAR, BALKIS, PIROUZÉ.

ABOULIFAR.

Air : De la bonne aventure ô gué !

LE drôle n'est pas vieillard
Tant qu'on s' imagine :
Vois-tu bien cet égrillard ?
Ma fille, c'est le gaillard
Que je te destine,
O gué !
Que je te destine.

BALKIS.

Je le fais bien, mon père.

ABOULIFAR.

Oh ça, les trois jours que tu m'as demandés, pour faire tes réflexions, sont écoulés.

Air : Je n'saurois, je suis un peu trop jeune.

A cet Hymen es-tu prête ?

PIROUZÉ.

Courage! de la vigueur !

ABOULIFAR.

Répondez en fille honnête.

BALKIS.

J'obéirois de bon cœur :
Mais, ...

ABOULIFAR.

Quoi ! mais. Oh, il n'y a ni fi, ni mais.

BALKIS.

Je n'faurois !
Je suis un peu trop jeunette :
J'en mourrois.

PIROUZÉ.

C'est parlé d'or. Voilà une brave fille ; cela.

ABOULIFAR.

Nous voici bien. Celle-ci dit, (*contrefaisant Balkis,*) je n'faurois : je suis un peu trop jeunette ; j'en mourrois ! Et l'autre me disoit tout-à-l'heure, (*contrefaisant le Cadi :*) je n'faurois ! ma béquille, & mes lunettes ! j'en mourrois !

Air : *Menuet d'Héfione.*

Je ne vous parle plus en père ;
Je parle en maître sur ce point.

BALKIS.

Ah ! laissez-là ce ton sévère :
Je ne désobéirai point.

PIROUZÉ.

Ah, fi !

ABOULIFAR.

Air de : *Je n'faurois.*

Du Cadi j'ai la réponse ;

A 6

32 **LE FACHEUX VEUVAGE ;**

Il n'attend plus que ta main :
Ma fille, je te l'annonce :
Tiens-toi prête pour demain.

B A L K I S.

Je n'saurois !
Il est trop vieux : j'y renonce.
J'en mourrois !

P I R O U Z É.

Ah, je savois bien qu'elle s'étoit méprise !

A B O U L I F A R.

Air : Menuet d'Hésione.

Oui. Non. Quoi donc, est-ce pour rire ?
Oh, parbleu, tu te résoudras !

B A L K I S.

Je viens déjà de vous le dire ;
Je ne défobéirai pas.

P I R O U Z É.

Encore !

A B O U L I F A R.

Tu feras bien : prends-y-garde ! & pour ce
qui est de mourir, ne crains pas cela.

Air : Je croyois en aimant Colette.

Loin de mourir d'un mariage,
Fait avec un bon vieux Papa ;
Il est cent Belles de ton âge
Qui ne vivent que de cela.

Air : Je n'saurois.

C'est un homme riche & sage :
Passe-lui quelque défaut !

OPÉRA-COMIQUE.

13

Adieu : fais-lui bon visage ;
Et reçois-le comme il faut !

B A L K I S.

Je n'faurois !
Il est trop vilain.

A B O U L I F A R.

J'enrage !

B A L K I S.

J'en mourrois !

P I R O U Z É.

Cela durera-t-il ?

A B O U L I F A R.

Air : *Le fameux Diogène.*

La petite impudente !
Ceci m'impatiente.
Oh, tu l'épouseras !
Jeune, ou vieux : cela presse.
J'ai donné ma promesse.
Tu la dégageras.

P I R O U Z É.

Ferme !

B A L K I S.

Air : *Réveillez-vous belle endormie.*

La loi du devoir m'y convie.
Je ne prétends pas le trahir ;
Et je perdrai plutôt la vie,
Que d'oser vous défobéir.

P I R O U Z É.

Eh, mais, je crois qu'elle radote.

14 *LE FACHEUX VEUVAGE ;*

A B O U L I F A R.

Eh bien, tu l'épouferas donc ?

B A L K I S.

Non, mon père.

A B O U L I F A R.

Tu me défobéiras donc ?

B A L K I S.

Moi, mon père, vous défobéir ! je mour-
rois plutôt, vous dis-je !

A B O U L I F A R.

Est-elle folle !

Air : Les Filles de Nanterre :

Je le vois bien, coquine,
Quelque godelureau
T'en conte à la fourdine !
Et trouble ton cerveau.

Air : La faridondaine, la faridondon.

Mais je fuis las de ma bonté,
Et c'est trop la commettre ;
Un père à son autorité
Saura bien vous foumettre :
Vous épouferez le Barbon.

P I R O U Z É.

La faridondaine, la faridondon.

A B O U L I F A R.

Ou nous vous ferons un parti....

PIROUZÉ.

Biribi.

ABOULIFAR.

A la façon de Barbari,
Songez-y.

SCÈNE III.

BALKIS, PIROUZÉ.

PIROUZÉ.

Vous ne l'épouserez pas ; n'est-ce pas ?

BALKIS.

Non.

PIROUZÉ.

Et quoi que vous disiez , vous défobéirez ?

BALKIS.

Non.

PIROUZÉ.

Comment ?

BALKIS.

Tu ne conçois pas cela ?

PIROUZÉ.

Non.

BALKIS.

Je vais te l'expliquer : n'ai-je pas promis à mon père de mourir, plutôt que de lui défobeir ?

16 LE FACHEUX VEUVAGE;

P I R O U Z É

Oui. Hé bien !

B A L K I S

Hé bien !

Air : Dedans mon petit réduit.

Je ne désobéis pas,

Pourvu que je meure.

Pour me tirer d'embaras,

Je veux qu'il me pleure.

Il me remet à demain ;

Et je vais d'un coup soudain ;

Mourir tout à l'heure,

O gué,

Mourir tout à l'heure.

P I R O U Z É.

Mourir !

B A L K I S, *gaiement.*

Air : Allons gai , toujours gai , d'un air gai.

Oui, je vais mourir vite !

Très-sérieusement.

Pirouzé, je t'invite

A mon enterrement.

Allons gai, toujours gai.

P I R O U Z É.

Comme elle dit cela !

Air : M. la Pallisse est mort.

Mais, vous n'y pensez donc pas ?

D'où vous vient cette manie ?

Dès que l'on est mort, hélas !

Songez que l'on est plus en vie.

B A L K I S.

Oh , je prétends bien survivre à ma mort ;
moi.

P I R O U Z É.

Survivre à votre mort ?

B A L K I S.

Oui , & je vais te mettre au fait.

Air : Les Filles de Nanterre.

Une prise un peu forte
De cette poudre là ,
Me fera croire morte ,
Et l'on m'enterrera.

P I R O U Z É.

Quand vous serez enterrée ?

B A L K I S.

Air : Du Cap de bonns-Espérance.

Tu fais que dans la campagne ,
L'on porte ici tous les morts :
Sous une vaste montagne ,
Tu fais qu'on descend le corps.
Les Gardes d'intelligence
Me doivent en diligence ,
Tirer de ces souterrains ,

Pour me remettre entre tes mains.

Tu me nourriras en cachette ; & cela jus-
ques au retour de mon cher Léandre , de cet
aimable étranger que tu connois.

P I R O U Z É.

Tout cela n'est pas mal conçu : mais si cet

18 *LE FACHEUX VEUVAGE ;*

aimable étranger ne revenoit plus ? C'est un François.

B A L K I S.

Air : Quand le péril est agréable.

Ah, ne le crois pas si barbare !
Il n'aspire qu'à revenir
Affectueux, pour m'obtenir
D'un père trop avare.

P I R O U Z É.

Ce n'est pas tout.

Air : Ami sans regretter Paris.

En revenant, de ce trépas
S'il reçoit la nouvelle,
Et s'en retourne sur ses pas ;
Adieu l'Amant fidèle.

B A L K I S.

J'ai pourvu à cela : tiens cette lettre.

Air : Amis sans regretter Paris.

Tu connois l'un de ses valets,
Qu'il laissa dans cette Isle ;
Arlequin de tous nos secrets
Le confident habile.

P I R O U Z É.

Si je connois Arlequin !

Air : Joconde.

Que trop hélas, pour mon malheur !
Je lui paroïssois belle.
Il me le dit : il eut mon cœur,
Mais le sot, l'infidèle,

Du Pays ignorant la loi,
Comme l'argent le tente,
Pour épouse aima mieux, que moi,
Une vieille opulente.

Même air.

Le veuvage m'en vengera ;
Ma rivale édentée,
Bientôt....

B A L K I S.

Tais-toi, babillarde, tu me conteras cela
une autre fois.

Air : Talaleri, talaleri talalerire.

Pour le présent prends cette lettre,
Et la porte au plutôt chez lui.
Il fait l'adresse de son Maître,
A qui je mande, qu'aujourd'hui,
Je ne suis morte que pour rire :
Talaleri, talaleri, talalerire.

(Elle s'en va.)

P I R O U Z É, l'arrêtant.

Air : La jeune Isabelle.

Faites une chose,
Avant ce trépas :
Le vieux Cadi cause
Tout votre embarras.
D'un air de tendresse
Je l'épouferois,
Pour lui faire pièce ;
Et puis je mourrois.

Vous le feriez fort bien enterrer tout viv

20 LE FACHEUX VEUVAGE ;

avec vous, & cela apprendroit à vivre à ces vieux picoreurs de tendrons....

B A L K I S.

Cela ne feroit que m'embarrasser dans mon entreprise....

P I R O U Z É.

Air : *Quand je bois de ce jus d'Octobre.*

Voyez-vous, c'est que je déteste....

B A L K I S.

Fais ce que je dis seulement ,

Et ne te mêles pas du reste.

Adieu. Je vais au monument.

S C È N E I V.

P I R O U Z É , *seule.*

ELle n'ira pas seule. Il me passe par la tête de me faire enterrer toute vive avec elle , comme une désespérée. C'est bien dit. Ne laissons pas échapper une si belle occasion de pouvoir faire l'héroïne impunément. Ah! que je jouerai bien la Comédie!

Air : *Hélas ! c'est bien sa faute!*

Je vais heurler , pleurer , crier ,

Et de mon mieux étudier

Mainte & mainte grimace :

Faire enfin comme l'héritier

D'un oncle qui trépasse,
Lonla,
D'un oncle qui trépasse.

J'apperçois mon Drôle : il est en compagnie. Attendons qu'il soit seul, & tirons-nous à l'écart.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, deux MÉDECINS.

LE 1^{er}. MÉDECIN.

Air : *Des Trembleurs.*

QUoi! vous dites que la Dame
Étoit prête à rendre l'ame?

ARLEQUIN.

Qui pis est, la pauvre femme,
Passe soixante-quinze ans.

LE 1^{er}. MÉDECIN.

Et vous faites un voyage,
De deux jours, & davantage,
Pour chercher qui la soulage :
En fera-t-il encor temps?

ARLEQUIN.

Hélas, Messieurs, je vous crois si sûrs
de vos coups, & j'aime tant ma femme,
qu'au moment de son apoplexie, eussiez-vous

22 LE FACHEUX VEUVAGE ;

été à Rome , j'aurois couru volontiers vous y chercher.

LE 1er. MÉDECIN.

Air : *Gnia pas d'mal à ça.*

Nous n'osons promettre
Qu'elle en reviendra.

ARLEQUIN,

Bon ; tant mieux !

LE 1er. MÉDECIN.

Et même , peut-être ,
C'en est fait déjà.

ARLEQUIN, (*à part.*)

Gnia pas d'mal à ça !
Gnia pas d'mal à ça !

(*Aux deux Médecins.*)

Oh , que non , Messieurs ; j'ai bien défendu
qu'on la laissât mourir , que je ne fusse revenu.

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.*

J'implore pour elle votre aide :
Taillez , tranchez , n'épargnez rien :
Médicamentez-la-moi bien.

Elle ne veut point de remède :
Mais , de grace , point de quartier.

LE 1er. MÉDECIN.

Oh , nous ferons notre métier.

ARLEQUIN.

Bon , voilà ma femme flambée. Je vous
avertis qu'elle a un tempérament de fer , au
moins.

Air : *Et zon , zon , zon , Lisette , ma Lisette.*

Saignez , ne craignez rien ,

Purgez à l'étourdie.

Sur-tout seringuez bien ,

Et d'une main hardie ,

Et zon , zon , zon ,

Chassez la maladie ,

Et zon , zon , zon ,

A grands coups de canon.

LE II^e. MÉDECIN.

Air : *Quand je bois de ce jus d'Osobre.*

Laissez-nous faire , je vous prie ,

Et de nos soins espérez tout ;

S'il lui reste un souffle de vie ,

Nous en viendrons bientôt à bout.

ARLEQUIN , *apercevant Pirouzé.*

Voilà une personne à qui j'ai deux mots à dire. Je vais vous montrer d'ici ma maison :
(*Il sort pour leur montrer sa maison.*) Courez-y vite , & je vous suis.

SCÈNE VI.

PIROUZÉ , *seul.*

IL se croit bientôt délivré de sa vieille femme!

Air : *Ahi ! ahi ! ahi ! Jannette.*

Traître ! maintenant tu ris ,

Lorsque peut-être on l'inhume !

34 **LE FACHEUX VEUVAGE ;**

Mais tantôt , quand du pays
Tu va favoir la Coutume ,
Ahi ! ahi ! ahi !
Ahi ! ahi ! ahi !...

S C È N E VII.

ARLEQUIN, PIROUZÉ.

ARLEQUIN, *entrant tout joyeux.*

Air : Elle est morte la vache à Panier.

Elle est morte
La Mère aux écus !
Elle est morte ,
J'en ai tant & plus.

P I R O U Z É.

Air : Belle Brune , belle Brune ;

Patience !
Patience !
Souvent on se réjouit.
Qu'on n'en est pas , où l'on pense.
Patience !
Patience !

A R L E Q U I N.

Air : Pierre Bagnolet.

Oh , c'est une affaire finie !
Tout favorise mes desseins ,
La vieilleffe , une apoplexie,

Et

Et (ce qui tueroit les plus sains)
 Deux Médecins !
 Deux Médecins !

Qui mieux qu'âge , & que maladie
 Hâteront nos heureux destins.

Vas , vas laisse-les faire ; si le mal par mal-
 heur ne valoit rien , les remèdes seroient bons.

P I R O U Z É.

Eh pauvre malheureux ! tes Médecins te
 nuiront plus ici , qu'ils ne te serviront !

A R L E Q U I N.

Tais-toi , tais-toi , ma mie , tu ne connois
 pas ces Messieurs-là , comme moi.

Air : *Pour la Baronne ; Rondeau.*

Le doux veuvage ,
 L'objet de tant de vœux secrets ,
 Entre avec eux dans un ménage ;
 Comme , avec les petits collets ,
 Le cocuage.

Cela ne rate pas , te dis-je , & nous pour-
 vons compter que ma femme est *ad patres*.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

J'ai fait en homme sage ,
 Charmante Pirouzé !
 Dans l'espoir du veuvage ,
 Lorsque je l'épousai.
 J'hérite ; & , dans la fosse
 Sitôt que je la voi ,
 Zeste , en seconde nôce ,
 Je convole avec toi.

P I R O U Z É.

(*d'un air de pitié.*)

Arlequin, tu ne m'as jamais bien aimée.

Air : *La charmante Cloris.*

Ingrat ! tu n'aurois pas
 Attendu l'opulence !
 Tu m'aurois dit , hélas !
 Malgré notre indigence ,
 Pirouzé mes amours !....

(*Elle change brusquement d'air.*)Air : *Flon , flon.*

Tâtons du mariage :
 Je n'entends point raison !
 Tiens , je t'aime à la rage ,
 Et je veux riche , ou non
 Flon , flon larira.....

A R L E Q U I N.

Oh , vive l'amour , pourvu que je dine. Fon-
 dons la cuisine d'abord.

Même air.

Songez à la bedaine !
 Le petit Cupidon ,
 S'il n'a la panse pleine ,
 Dit : foin de la chanson !
 Flon , flon larira dondaine ,
 Flon , flon , flon....

P I R O U Z É.

Tiens cette lettre seulement ; fais-la tenir
 diligemment à Léandre , & crois-moi , prends

de promptes mesures pour cela : à revoir ;
(à part) ce pourroit bien être sous la mon-
tagne.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, ALIBAJOU.

ARLEQUIN.

MOn Maître aura cette lettre plutôt qu'on
ne pense, puisque je vais la lui remettre en
main propre. On le croit bien loin, pendant
qu'il.... Mais j'apperçois mon Compère Ali-
bajou. Sa femme est un dragon qui ne lui laisse
pas un moment de repos. Il me fait près du
veuvagé.

Air : Des Feuillantines.

Et le pauvre homme, à le voir
Sombre & noir,
Paroît être au désespoir.
Je vois ce qui l'embarresse ;
Il voudroit être à ma place. *bis.*

Air : Vous en venez, vous en venez.

Convenez avec moi, Compère,
Que mon bonheur vous désespère :
Je vois bien à quoi vous songez :
Vous enragez !
Vous enragez !
De mon bonheur vous vous affligez :
Vous en enragez.

B 2

A L I B A J O U.

Je ne puis favoir encore ce qui vous est arrivé d'heureux , puisque je ne fais que d'arriver de campagne.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Mais ce qu'en arrivant j'ai su,
C'est que je suis perdu. *bis.*
Ma femme.....

A R L E Q U I N.

Crève de santé !

A L I B A J O U.

Est à l'extrémité ! *bis.*

A R L E Q U I N.

Eh bien , vous pleurez pour cela !

A L I B A J O U.

Hélas , mon cher Arlequin , me voilà veuf ;
je suis un homme mort !

A R L E Q U I N.

Air : *Des fraises.*

Vous extravaguez , je crois :
Sa perte vous accable !
Et , selon vous , toutefois ,
Elle étoit pire cent fois
Qu'un diable. (*trois fois.*)

A L I B A J O U.

Hélas !

ARLEQUIN.

Air : *Vous m'entendez bien.*

De la joie ! allons gai , voisin !
 Vous voilà quitte d'un lutin.

ALIBAJOU.

Oui , mais demain sans faute

ARLEQUIN.

Eh bien !

ALIBAJOU,

Je ferai . . . Je sanglotte :
 Vous m'entendez bien.

ARLEQUIN.

Ma foi non , le diable emporte qui vous
 comprend ; hé , comment donc , compère , n'a-
 vez-vous pas honte de . . .

ALIBAJOU.

Air : *Dupont mon ami.*

Chacun là-dessus
 Pense à sa manière :
 Mais vous n'avez plus
 Demain de Compère.

ARLEQUIN.

Eh ! bon , bon ! à d'autres : vous grimacez.

ALIBAJOU , *continuant l'air qui est commencé.*

Demain je suis enterré !

ARLEQUIN.

Il a l'esprit égaré.

B 3

A L I B A J O U.

Enterré demain.

A R L E Q U I N.

Air : Jean gile , gile , joli gile.

Demain vous serez tranquille :

Jean gile , gile , joli Jean.

Maugrebleu de l'imbécille !

Jean gile , gile , joli gile. . . .

Pleure donc , Nigaud , pleure donc : jarni-
coton ! si j'étois Roi , je te ferois donner trente
femmes , pour ta punition.

A L I B A J O U.

Est-ce que vous ne savez pas la Coutume
du Pays.

A R L E Q U I N.

Quelle Coutume !

A L I B A J O U.

Quelle Coutume !

Air : Des Pèlerins.

Faut-il si tard qu'on vous apprenne

Que parmi nous ,

La mort ne brise pas la chaîne

De deux époux ?

Quand on en descend l'un des deux

Sous la montagne :

Il faut , dans ce repaire affreux ,

Que l'autre l'accompagne.

A R L E Q U I N.

Comment on enterre ici les maris tout vifs
avec leurs femmes ?

ALIBABO U.

Avec un pain & une bouteille de vin, pour toute provision. Cette loi a été instituée, pour intéresser les Epoux à se soigner tendrement l'un & l'autre durant leur vie. Je vais voir, s'il faut que je parte. Adieu. Prenez bien soin de votre femme, si vous voulez vivre.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, *seul, après être resté quelque temps tout stupéfait, se réveillant comme en sursaut.*

Miséricorde! deux Médecins chez moi! deux Médecins! (*Courant du côté de la cantonnade.*) Au meurtre! au meurtre! au meurtre! on m'assassine!

SCÈNE X.

ARLEQUIN, les deux MÉDECINS.

ARLEQUIN, *donnant du front contre eux, & tout épouvanté.*

EH bien, Messieurs, ma femme?

LE 1^{er}. MÉDECIN.

Elle est morte.

ARLEQUIN.

Morte !

LE 1^{er}. MÉDICIN.

Et enterrée depuis vingt-quatre heures. Voici le Vénérable Iman de la montagne, qui vous cherchoit, & qui vous accusoit déjà d'infidélité. Nous ne saurions vous laisser en meilleure compagnie.

SCENE XI.

L'IMAN *de la Montagne*, ARLEQUIN,
SUITE *de l'Iman, le sabre à la main.*

L'un de la Suite saisit Arlequin, qui veut s'enfuir, & le présente à l'Iman, lequel, après lui avoir fait une profonde révérence, chante, d'un son majestueux.

L'IMAN.

Parodie de l'ouverture de Bellérophon.

Gloire à vous,
Généreux Époux !
Que l'amitié
Ramène auprès de sa moitié...

ARLEQUIN.

Moi ! mais vous vous trompez ! je ne reviens point auprès d'elle pour....

UN GARDE, *levant le sabre.*

Si tu interromps, je te massacre.

L'IMAN, *continuant le même air.*

Gens peu fensés,
Ces jours passés,
Ont publié,
Que sans pitié,
Gagnant au pié,
Vous la laissiez,
Vous nous fuyiez;

Et qu'à nos loix vous vous dérobiez.

ARLEQUIN.

Mon intention n'est pas non plus d'aller
sous la montagne. Le Diable vous croque !

(*Le Garde lève le sabre, & le fait taire.*)

L'IMAN, *continuant le même air.*

Vous l'y suivrez ;
Vous y vivrez ;
Vous y mourrez :
Quelle félicité !

Que vous allez être chanté
De toute la postérité !

ARLEQUIN.

Mais je c r r r r (*Le sabre.*)

L'IMAN *continue toujours le même air.*

Diffipez cette peur,
Indigne de votre grand cœur.
Quel heureux fort !
Après la mort,
En dépit des jaloux,

B 5

34 **LE FACHEUX VEUVAGE ;**

De songer qu'on parle de nous !
Allons donc sous la montagne , allons.

Nous vous y descendrons.

Nos chants vous éterniseront :

Les échos en retentiront !

Nos peuples y répondront ;

Hommes & femmes crieront :

Miracle !

Cet homme eût pu ,

S'il eût voulu ,

Éluder nos loix sans obstacle :

Mais il veut, bon gré, malgré ,

Près de sa chère Épouse être viv' enterré.

*ARLEQUIN, s'échappe, & tombe en voulant
s'enfuir.*

*L'IMAN, après l'avoir fait reprendre, attribue
cette précipitation à tout autre mouvement qu'au
véritable.*

Air : J'entends déjà le bruit des armes.

D'une héroïque impatience ,

Modérez ce noble transport !

Mourez en toute bienséance.

Quiconque de ce monde fort ;

A quelque affaire d'importance :

Terminez les vôtres d'abord.

A R L E Q U I N .

Voilà une lettre qu'il faut que je rende... :

L' I M A N .

Ces Gardes vous accompagneront. Vous
avez deux heures pour mettre ordre à tout ,

& puis nous marcherons. Pour ne point perdre de temps, nous vous dispensons d'assister aux danses de ces jeunes mariés, qui viennent célébrer votre généreuse résolution.

(On l'emmène.)

SCÈNE XII.

ENTRÉE DE JEUNES MARIÉS.

UNE JEUNE MARIÉE.

Air : de M. ROYER.

Vous qui voulez brûler d'une flamme éternelle,
Et qui prenez pour modèle,
La tourterelle;
Venez, Amans constans, habiter ce séjour.
Que ne doit pas être l'Amour,
Où l'Hymen est tendre & fidèle?

La danse recommence, & le premier Acte finit.

Fin du premier Acte

A C T E II.

S C È N E P R E M I È R E

*Le Théâtre représente le dessous de la montagne ;
& l'on voit, dans les ailes & dans le fond,
plusieurs grottes obscures, & telles qu'on se les
peut imaginer, dans un si triste souterrain.*

LÉANDRE, DEUX ESCLAVES

*habillés en Vents.*L E 1^{er}. E S C L A V E.*Air : M. le Prévôt des Marchands.*

MAis où donc nous conduisez-vous ?
Seigneur Léandre, où sommes-nous ?
Sont-ce ici les grottes obscures,
Où l'on enterre tant de fous ?
Et qui servent de sépultures
A tant de malheureux époux.

L É A N D R E.

Oui, mon ami; nous voilà sous les cavernes de la montagne affreuse, où tant de gens périssent misérablement tous les jours; mais, ce qui t'étonnera davantage :

Air : *Menuet de M. Grandval.*

C'est que nous sommes au lieu même,
Où tantôt doit s'exécuter
La fête qu'à l'objet que j'aime,
Nous venons de faire apprêter.

LE 1er. ESCLAVE.

Quoi ! votre Maîtresse ! quoi ! l'aimable
Balkis est ici !

LÉANDRE.

Elle y est, & je t'assure qu'elle sera très-
surprise de m'y voir.

LE 1er. ESCLAVE.

Par quel hasard, en effet, nous y trou-
vons-nous ? J'avois cru, jusqu'à présent, ces
lieux impénétrables à tous les humains.

LÉANDRE.

Tu vas tout savoir, en peu de mots.

Air : *Ah ! Robin, tais-toi.*

La Belle en vain m'étoit propice :
Son Père, dénaturé,
Pour le choix d'un Gendre à son gré,
N'écoutoit que son avarice.

L'ESCLAVE.

Hélas ! aujourd'hui
J'en connois bien d'autres
Qui font comme lui.

LÉANDRE.

Air : *Ton himeur est Catherène.*

Appauvri par le naufrage,

38 *LE FACHEUX VEUVAGE ;*

Qui dans l'isle m'a jetté,
Je fis accroire un voyage
Dans les lieux où je suis né :
A ma charmante Maîtresse
Je promis de revenir,
Avec assez de richesse,
Pour la pouvoir obtenir.

L' E S C L A V E.

Et vous n'allâtes pas jusqu'en France ?

L É A N D R E.

L'amour est trop impatient.

Air : Joconde.

Sachant, entre un nombre infini
D'autres extravagances,
Qu'on ensevelissoit ici
Des richesses immenses :
Sous la montagne, en moins d'un mois ;
Je me fis une issue ;
Et ma peine, comme tu vois,
N'a pas été perdue.

J'ai deux vaisseaux prêts à partir, chargés
de richesses inépuisables.

Air : Où êtes-vous, Birène, mon ami !

Comblé de biens, je m'apprêtois, hélas !
A demander Balkis en mariage,
Lorsque j'ai su tout-à-coup son trépas :
Figure-toi ma douleur & ma rage.

Je sortois, comme un furieux, & je cou-
rois me poignarder auprès de Balkis, quand
j'ai reçu d'elle une lettre ; où j'apprends

que ce n'est qu'une fausse mort, & qu'un artifice où elle a été réduite pour se conserver à moi.

L' E S C L A V E.

Je conçois maintenant pourquoi nous la rencontrerons ici.

L É A N D R E.

Air : *Vous, qui vous moquez par vos ris.*

Après la lecture, j'ai ri,
Du meilleur de mon ame,
De la posture de celui
Qui servoit notre flamme,
Qu'ici l'on enterre aujourd'hui
A côté de sa femme.

L' E S C L A V E.

Quoi ! Arlequin doit....

L É A N D R E.

Air : *La faridondaine, la faridondon.*

Il étoit entouré de gens
Qui le combloient d'éloges.
Souffrez, crioit-il aux Imans,
Qu'à vos loix je déroge!
Souffrez vous-même, disoit-on,
La faridondaine, la faridondon,
Qu'on vous immortalise ici,
Biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

Il m'implorait : mais je l'ai moi-même exhorté à faire les choses de bonne grace ; & je l'ai quitté pour aller préparer la fête dont

40 *LE FACHEUX VEUVAGE ;*

je veux que Balkis soit agréablement surprise ici.

Air : Ce n'est point par effort qu'on aime.

Souvenez-vous, sous ces figures ,
Que vous représentez les vents ,
Qui, sous ces cavernes obscures ,
Ont établi leurs logemens :
Sur-tout , prenez bien vos mesures ;
Pour que vous paroissiez à tems.

L' E S C L A V E.

Eh, pourquoi ces gens que vous avez fait habiller en Démons hideux ?

L É A N D R E.

Oh, cela, c'est pour épouvanter Arlequin, dont je veux me divertir. J'entends les lamentations de quelqu'un qu'on descend : c'est peut-être lui ; retirons-nous.

S C È N E II.

ARLEQUIN, que l'on descend sous la montagne, & pleurant comiquement, après avoir été posé à terre, & avoir examiné les lieux, dit, d'un ton de furieux :

Air : Le fameux Diogène.

V Oilà, vieille Carogne ;
De la belle besogne
Que tu fais en croyant !

Un trésor de jeunesse,
D'esprit, de gentillesse,
Enterré tout vivant!

(*Déclamant héroïquement, & d'un ton tragique.*)

Pleurez! regrettez-moi, Terre qui me perdez!
Bernez! ballotez-là, Diable qui la gardez!

(*Sur le ton naturel.*)

Air : *De la Ceinture.*

Du moins les femmes à Paris,
Quelques maux qui nous en arrivent ;
Ne font enrager leurs maris,
Que pendant le tems qu'elles vivent!

Passé cela, elles laissent un homme en paix.
Morbleu! si j'eusse su cela, non-seulement le
lendemain des nocés, je me ferois pendu sur
le champ, pour gagner de primauté. (*Mettant
son pain & sa bouteille de vin à terre, & les
examinant d'un air de compassion.*)

Air : *O reguinqué, ô lon-lan-la.*

Eh bien, misérable Arlequin!
Voilà tout ton pauvre frusquin!
Ce peu de pain! ce peu de vin!
Toi qui, pour faire bonne chère,
Te fis l'époux d'une mégère!

(*Entrant en fureur, & détachant sa ceinture.*)

Air : *Belle Brune, belle Brune!*

De ma fangle,
De ma fangle,
Il faut que, dans ma fureur,
Tout-à-l'heure je m'étrangle!

42 **LE FACHEUX VEUVAGE ;**

(*D'un ton radouci.*)

Fin de l'air : *Nannon dormoit.*

Tout beau !

Tout beau !

Je l'aurai toujours assez beau !

Dinons d'abord avant que de nous pendre.
Ce sera pour le dessert.

(*Prenant sa bouteille, & la tenant élevée, comme pour boire à même*)

Et vidons-la, tandis que je la tiens ;
Je n'en vuiderais plus guère !

(*Il boit, & dit, après avoir bu une gorgée.*)

L'on a bien raison de dire qu'un verre de
vin ravise son homme. Il me vient une bonne
pensée.

Il remet sa bouteille à terre.)

Air : *L'on n'aime point dans nos forêts.*)

Le premier couple qui descend
Avec provision pareille,
J'assommerai le survivant,
Et lui raslerai sa bouteille.

Cela ne sera pas des plus poli.

(*Il continue l'air.*)

Je le confesse ; mais, ma foi,
Nécessité n'a point de loi.

Pour bien faire mes affaires à présent, il
faudroit qu'une colonie de Médecins François,
ou une bonne peste, arrivât dans l'Isle.

(*Tandis qu'il dit tout ceci, un Démon vient par
derrière, qui lui prend sa bouteille.*)

Air : *Lampons.*

Serai-je seul aujourd'hui
 Qui vive aux dépens d'autrui.
 C'est un métier à la mode :
 Comme on peut l'on s'accommode ;
 Lampons !
 Lampons !

(*Il veut reprendre sa bouteille, & ne la trouvant point, il dit, en la cherchant :*)

Et lon-lan-la, ma bouteille,
 Ma bouteille !

Et lon-lan la, ma bouteille...

(*Il interrompt l'air ; & tandis qu'il chante le couplet suivant, le même Démon remet une bouteille une fois plus grande.*)

Air : *Des fraises.*

Je me doute du voleur ;
 Et c'est sur ma parole,
 Autour de moi, par malheur ;
 Quelque ame de Procureur
 Qui vole ! qui vole ! qui vole !

(*Il retourne ; & voyant sa bouteille rendue, & considérablement grossie :*)

Ah diable ! non ; je me trompe : on restitue ; (*Il boit & remet la bouteille.*) & on restitue au double encore. Emportez, emportez, Messieurs ?

(*Pendant qu'il chante le couplet qui suit, l'on emporte la grande bouteille, & l'on met une petite carafe.*)

Air : *Que vos yeux sont à craindre.*

Volez toujours de même,

44 **LE FACHEUX VEUVAGE ;**

Esprits malins que j'aime !
Volez toujours de même,
Foin de qui s'en plaindra !
Pour peu que l'aventure
Dure ;
En une belle & bonne
Tonne,
Bientôt à ce jeu-là,
Cette bouteille se changera.

(*Il se retourne ; & , voyant la carafe .*)

Hoïmé ; ma foi , ma bouteille a ressemblé
aux fortunes de nos Agioteurs François : d'a-
bord très-médiocre ; tout-à-coup prodigieuse ;
puis réduite à peu de chose ; (*Il vuide la carafe*)
ensuite à rien.

(*Tendant la carafe en l'air .*)

Air : *Boire à son tirelirelire.*

Officieux Démon !
Habitant de cet antre ,
A cette portion
Taxerez-vous mon ventre ?
Est-ce là tout ?
Ah ! j'entre en goût !
Encore un tirelire lire !
Encore un toureloure loure ,
Encore un coup



SCÈNE III.

ENTRÉE DE DÉMONS.

Arlequin , épouvanté , fait plusieurs efforts inutiles pour s'enfuir. Un Démon se trouve toujours devant lui , pour s'opposer à son passage , & lui donne , à la fin de la danse , un coup qui le fait tomber sur le ventre.

SCÈNE IV.

LÉANDRE , ARLEQUIN.

LÉANDRE , *après un ris moqueur.*

Air : Y-avance ! y-avance !

SUS donc , Arlequin , lève-toi !
Tourne les yeux : regarde-moi !
Réjouis-toi de ma présence !

A R L E Q U I N .

Y-avance ! y-avance ! y-avance !
Ou je ferai quelque indécence.

L É A N D R E .

Je ne suis ici que pour te faire plaisir...

A R L E Q U I N .

Si vous m'en voulez faire un , Monsieur le Diable , c'est de vous en aller.

46 *LE FACHEUX VEUVAGE;*

Air : Je ne suis pas si Diable que je suis noir.

Votre effroyable face
Me fait mourir d'effroi!
Je ne veux qu'une grace
De vous : promettez-moi,
Quand j'aurai rendu l'ame,
Que vous m'emporterez
Le plus loin de ma femme
Que vous pourrez.

L É A N D R E.

Tu ne la verras plus. Reconnois donc la
voix de Léandre !

ARLEQUIN, se relevant tout étonné.

De Léandre ! Quoi ! c'est vous, Monsieur !
Comment diable , depuis deux heures que je
vous ai quitté , êtes-vous déjà marié , déjà
veuf , ou déjà mort ?

L É A N D R E.

Pas un des trois ; mais c'est que j'entre ici
par un chemin qui n'est connu que de moi ,
& je mais j'apperçois là - bas du monde :
écartons-nous.

A R L E Q U I N.

Ah ! Monsieur , arrêtez ! c'est Balkis !

L É A N D R E.

C'est justement ce que je crains le plus de
rencontrer : doublons le pas !

A R L E Q U I N.

Comment , vous ne

LÉANDRE, *avec précipitation, & d'un air inquiet.*

Oh, te faut-il tout dire ? Elle a fait la morte : on vient de l'enterrer. Elle croit sortir d'ici par d'autres secours que les miens, puisqu'elle me croit en France. J'ai su tout cela par la lettre que tu m'as rendue de sa part ce matin ; & je la veux surprendre ici par une fête, où je prépare un petit rôle à ta belle humeur. Avance.

ARLEQUIN *s'arrête, & regarde avec encore plus d'attention.*

L É A N D R E.

Air : Ton himeur est Catherène.

Elle approche ; allons donc vite !
Que deviendrait mon projet ?

A R L E Q U I N.

Pirouzé vient à sa suite,
Et je sens, à son aspect,
Que ma chaleur se dissipe.

L É A N D R E.

Marcheras-tu ?

A R L E Q U I N.

Ma foi non.

J'ai le cœur mou comme tripe,
Et les jambes de coton.

L É A N D R E, *en se retirant.*

Suis-moi donc le plutôt que tu pourras.
Je t'attends à vingt pas d'ici, de ce côté-là :
du secret, sur-tout.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, *seul.*

VOici des gens qui me croient bien embarrassé : ils n'ont garde de s'imaginer, que j'ai ici ma porte de derrière. Pirouzé, qui a la sienne, ne manquera pas de vouloir me railer, en m'offrant du secours : tranchons du Philosophe, refusons la vie : nous allons voir une fille bien étonnée.

SCÈNE VI.

BALKIS, PIROUZÉ, ARLEQUIN.

PIROUZÉ, à *Balkis.*

NE paroissez pas, Madame, le voilà. Je veux avoir une scène avec lui.

ARLEQUIN, *faisant semblant de se croire seul.*

Fin de l'air : *L'autre jour ma Cloris.*

Pirouzé, mes amours,
Adieu donc pour toujours.

Air : Adieu le Pont-Neuf.

Pleurez un moment,
L'aventure étrange,
D'un volage Amant
Dont le Ciel vous venge....

PIROUZÉ;

PIROUZÉ, *par derrière Arlequin.*

Talera-la-leré, tari-la-la!

Arlequin!

ARLEQUIN, *contrefaisant l'épouvané.*

Qui vive!

PIROUZÉ.

France.

ARLEQUIN.

Quel Régiment?

PIROUZÉ.

La Calotte.

Air : Vous m'entendez bien.

Car j'étois folle, par ma foi,
D'aimer un magot comme toi!

(*Le forçant de se retourner.*)

Que je te voie en face,
Eh bien!

Te voilà dans la nasse,
Tu ne dis plus rien.

(*Elle répète, ironiquement, ce que lui avoit dit
Arlequin dans le premier Acte.*)

Air : Attendez-moi sous l'orme.

J'ai fait en homme sage,
Ma chère Pirouzé :
Dans l'espoir du veuvage ;
Lorsque je l'époufai.

(*Elle change d'air,*) (*D'un ton naturel.*)

Tu as le pied dans le margouillis,
Tire-t'en, tire-t'en....

Tome IV.

C

10 LE FACHEUX VEUVAGE ;

ARLEQUIN, *l'interrompant d'un ton grave.*

Eh, Madame, il-fied mal à des cœurs généreux ;
De venir insulter au fort d'un malheureux !

P I R O U Z É

Air : Les Amans triomphans.

Pour te narguer, exprès
Je suis venue.

Adieu. C'est pour jamais
Que tu m'as vue.

Ceux qui m'ont ici mise,
M'attendent pour m'en tirer.

Pleure bien ta fortife !

Moi, je vais rire & chanter.

Ta-la-la tare-la-la-la,

Tare-la tare-la-la-la.

Adieu.

*(S'appercevant, avec étonnement, qu'Arlequin
ne la suit point.)*

Ne t'avise pas de me fuivre, au moins.

ARLEQUIN, *toujours d'un ton de déclamateur.*

Ne craignez rien : je reste, & je merends justice.

Moi-même j'ai creusé sous moi le précipice :

Je mérite la mort qui m'attend en ce lieu :

Qu'elle vienne ; & pour vous, vivez heureuse.

Adieu.

P I R O U Z É.

C'est le bien prendre. Ah, te voilà dans le
grand ; je t'en félicite. Mais, avant de mourir,
dis-moi une chose : Léandre aura-t-il notre lettre ?

OPÉRA-COMIQUE. 51

ARLEQUIN, *du même ton.*

Oui : je l'ai déposée en main fidelle & sûre.

PIROUZÉ.

Et dis moi, crois-tu....

ARLEQUIN.

J'ai faim. Déjà mon ventre à jeun, gronde & murmure :

La mort vient pas-à-pas : c'est assez discourir.

(*Se couchant de son long par terre.*)

Partez; & laissez-moi commencer à mourir.

PIROUZÉ, *d'un air adouci.*

Air : *Non, non, je ne veux pas vivre.*

Ah! mon courroux est apaisé! *bis.*

Relève-toi! vas, ta Pirouzé

Te permet de la suivre.

ARLEQUIN *à terre.*

Non, non, je ne veux pas vivre!

PIROUZÉ.

Allons donc, badin!

ARLEQUIN, *toujours par terre.*

Non, non, je ne veux pas vivre, non!

Non, non, je ne veux pas vivre.

PIROUZÉ.

Comment donc ce seroit tout de bon!

Air : *Lanturelu.*

Le plaisant vertige!

Je n'aurois pas cru

C 2

52 **LE FACHEUX VEUVAGE ;**

Trouver ce prodige
En toi, de vertu.
Leve-toi, te dis-je !
Maraud, te leveras-tu !

A R L E Q U I N à terre.

Lanturelu , lanturelu , lanturelu !

P I R O U Z É.

Je veux que tu vives, moi.

A R L E Q U I N, *se relevant, & toujours d'un ton
majestueux,*

Madame, j'ai vécu !
Du vénérable Iman la sagesse profonde,
M'a fait examiner les vanités du monde !
La terre est un théâtre, & l'homme est un vaurien,
Qui fait là le métier d'un très-vil Comédien.
Conteurs impertinens d'un tas de fariboles.
Encor si, tour-à-tour, on jouoit les grands rôles !
Mais l'Acteur qui les tient ne les lâche jamais :
Et pour moi, je suis las de jouer les Valets,
Adieu !

P I R O U Z É.

Arrête, mon cher Arlequin !...

A R L E Q U I N.

Que la farce, sans moi, continue ou finisse ;
C'en est fait, pour jamais j'ai gagné la coulisse.

P I R O U Z É.

Air : ...

Quelle humeur baroque !
Ah ! suis-je un objet

Ici qui te choque ?
Change de projet !

Viens, viens, tu m'épouseras, je le veux
bien. Vas, je te pardonne !

ARLEQUIN, *s'arrachant de ses bras.*

Ah ! ruse de Satan !

PIROUZÉ, *le retenant.*

Où diantre veux-tu courir ?

ARLEQUIN.

A la mort ! à la gloire !

Arlequin, dira-t-on, pouvant manger & boire ;
Et pouvant posséder un Tendron plein d'appas,
A de si grands plaisirs préfera le trépas.

(*Il crie, d'un ton comique, en fuyant par le
chemin que lui a montré Léandre.*)

Ah ! que cela fera beau ! que cela fera
beau ! que cela fera beau !

(*Il disparaît.*)

PIROUZÉ.

Adieu donc !



SCÈNE VII

BALKIS, PIROUZÉ.

BALKIS, *sortant de l'endroit où Pirouzé l'avoit fait cacher.*

EH bien, Pirouzé, qu'en dis-tu ? Tu ne t'attendois pas à cela ?

PIROUZÉ.

Air : M. le Prévôt des Marchands.

Le Drôle se ravisera,
Et bientôt nous recherchera.
Nous sommes ici pour une heure.
Après tout, s'il est si méchant,
Qu'il en sorte, ou qu'il y demeure,
Tout cela m'est indifférent.

Parlons d'autres choses. Léandre, en mille ans, ne s'imagineroit pas que nous sommes ici. L'endroit n'est pas trop riant : qu'en dites-vous ?

BALKIS.

Il me soustrait à la tyrannie d'un père, & me conserve à mon amant, c'est un palais pour moi.

Air : Prenez la Fillette au premier mouvement.

Effroyable asyle !
Triste & sombre séjour !
Tu me parois l'isle

Du Dieu d'Amour.
 A ses feux aimables,
 Tous lieux favorables,
 Semblent aux Amans
 Toujours charmans.

P I R O U Z É.

Air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*
 Ne songeons donc ici qu'à rire!

B A L K I S.

Je sens qu'à la joie, à vrai dire,
 Mon cœur est assez disposé :
 Mais quelque chose la modère :
 Hélas ! Ma chère Pirouzé,
 C'est le désespoir de ma mère.

P I R O U Z É.

Air : *Comme un Coucou que l'amour presse.*

L'on ne doit à la pauvre femme
 Dire votre mort que demain.

B A L K I S.

Ah ! que tu rassures mon ame !
 Cela s'accorde à mon dessein.

Air : *Par bonheur ou par malheur.*

Déjà je me reprochois
 L'état où je la laissois.
 Dès que je ferai sortie,
 J'irai la voir, & je veux
 La mettre de la partie,
 Et lui confier mes feux.

(*L'on entend tout-à-coup une symphonie. L'obscurité cesse, & une grande lumière se répand dans la caverne.*)

C 4

P I R O U Z É.

Ah ! Madame , nous sommes perdues !

B A L K I S.

Je ne vois , ni n'entends rien encore que de fort agréable. Asseyons-nous , & voyons à quoi cela aboutira.

S C È N E V I I I.

ENTRÉE DES VENTS.

O R Y T H I E.

Air de M. R O Y E R.

Vents légers ! rapides Aquilons !
Qu'enferment ces antres profonds ,
Qu'à les égayer tout s'empresse.
Votre Maître en ces lieux
Tient l'objet de ses feux.
Si sa tendresse ,
Vous intéresse ,
Vents légers , rapides Aquilons ;
Qu'enferment ces antres profonds ;
Qu'à les égayer tout s'empresse.

DANSE DES VENTS.

O R Y T H I E.

Belle Amante de Zéphir ;
Délices de la nature !

Dans cette demeure obscure,
Flore, fais sur tes pas voler le doux plaisir !

D A N S E D E F L O R E .

O R Y T H I E .

A R I E T T E .

Quand la Fillette
Fait en cachette
Choix d'un Amant ;
Du Père avare ,
Le choix bizarre ,
Suit vainement :
C'est lui qui propose ;
Mais elle dispose
De l'événement.

P I R O U Z É .

Oh ! pour le coup , Madame , voilà une
pierre dans votre jardin : c'est à vous qu'on
en veut.

(*La danse reprend.*)



S C È N E IX.

BALKIS, PIROUZÉ, ARLEQUIN,
habillé & déguisé en Vent.

ARLEQUIN, *aux Vents.*

Air : Tarare , poupon.

Retirez-vous , Zéphirs , Bise , vents de Ga-
lerne ;
Et d'Éole à Balkis apportez les présens !

(Les Vents sortent .)

PIROUZÉ à *Balkis.*

Ah ! ah ! où sommes-nous ? Tout ceci me lanterne !
Gare les ouragans ,
Si près de la caverne
Des Vents !

Air : Mais sur-tout prenez bien garde à votre cotillon :

(A Arlequin .)

Es-tu de ces Vents familiers ? *bis.*
Qui , s'engouffrant sous nos paniers
Fondent sur nous en tourbillon ?
Faut-il ici prendre garde
A notre cotillon ?

ARLEQUIN à *Pirouzé.*

Air : Biribi , chic , chic , shac.

Ne crains rien , ma Reine ,

Je vais petit train :
 J'ai la courte haleine
 Et le vol badin ,
 Ah! biribi ! chic ! chic ! chac ! &c.

(à Balkis.)

Air : *des Ennuyeux.*

Je suis un petit Vent coulis,
 Envoyé d'Eole à Balkis,
 Pour lui faire un compliment tendre.

P I R O U Z É.

Le cœur de Madame est un bien
 Où l'on n'a plus rien à prétendre.

A R L E Q U I N.

Ne vous inquiétez de rien.

Eole ne veut pas vous voir seulement.
 C'est un dolent contemplatif qui a juré de
 ne plus aimer qu'en idée , & cela depuis la
 mort cruelle de notre pauvre mère , dont il
 fut la cause.

P I R O U Z É.

De quoi mourut-elle donc ?

A R L E Q U I N.

D'une colique de tous les diables , en ac-
 couchant ; & le moyen !

Air : *Vivent les Gueux.*

Elle nous mit tous au monde
 En même-temps :
 Jugez dans sa panse ronde
 Si tant de Vents

60 **LE FACHEUX VEUVAGE;**

Ne devoient pas faire un joli
Charivari.

B A L K I S.

Et d'où votre Eole me connoit-il ?

A R L E Q U I N.

Air : L'autre jour j'aperçus en songe.

Un jour, d'une voix langoureuse,
Votre Amant plaignoit son ennui :
L'un de nous, passant près de lui,
Emporta sa plainte amoureuse :
Car on fait que, le plus souvent,
Autant en emporte le vent.

Elle parvint aux oreilles d'Éole, & lui pa-
rut si tendre, qu'il fut curieux d'en connoître
l'objet : un de mes Frères l'a satisfait

B A L K I S.

Et comment cela.

A R L E Q U I N.

Assez plaisamment. Ce même Amant est en
France à présent, avec votre portrait : on
vous y a trouvée si belle, qu'on vous y a gra-
vée. Et l'autre jour, un Vent du Nord, (grand
Filou), frisant la boutique d'un Vendeur d'i-
mages, zeste! enleva la vôtre, & la fit voir
à mon Père, à qui vous plûtes.

Air : Assis près de sa femme.

Vous sachant toute prête
A quitter nos cantons,
Le bon Homme à la fête,
Veut joindre quelques dons.

PIROUZÉ.

Que nous donnera-t-il ! Et de ce Vieux Druide
Quel sera le présent ?

Du vent.

ARLEQUIN.

Patience ! Oh que non,
Dondon !
Ce sera du solide.

(*Les Vents rentrent, & apportent une grande armoire, peinte & ornée de guirlandes.*)

PIROUZÉ.

Air : Zon, zon, zon.

Voici ce rare don !

ARLEQUIN, *mettant la main sur la porte de l'armoire que Pirouzé veut ouvrir.*

Ne raillez pas ! Je gage
Que ce jeune Tendron
En fera bon usage :

Et zon, zon, zon.....

PIROUZÉ.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

Montre donc vite, sinon...

ARLEQUIN.

Nous ne vous donnons pas, non,
Ainsi que des gueux,
Des effets verveux :

Cela sent comme baume !

Tenez, jugez-en toutes deux.

(*Il ouvre l'armoire, & Léandre en sort, qui se jette aux pieds de Balkis.*)

62 LE FACHEUX VEUVAGE,

C'est ce joli jeune Homme,
Lonla,

C'est ce joli jeune Homme.

BALKIS, après avoir jetté un grand cri, aussi-
bien que Pirouzé.

Ah Léandre! est-ce vous?

ARLEQUIN.

Oui, c'est lui; & moi je suis Arlequin.
Voilà les reconnoissances faites; point de ver-
biage. Adieu.

BALKIS.

Air : *Si dans le mal qui me possède.*
Ah! veillai-je, ou non? Je balance;
Et je n'ose en croire mes yeux.

LÉANDRE.

Madame, passez en des lieux
Plus dignes de votre présence :
Vous saurez là, comment l'Amour
M'a fait pénétrer ce séjour.

(*Ils s'en vont.*)

PIROUZÉ.

Air : *Flon, flon, flon.*

Je ne suis plus surprise,
Monsieur le Vent coulis,
De la noble entreprise
Que vous....

ARLEQUIN, la chassant:

Gagnons pays.

Suivez donc, lariradondaine :
Suivez donc, lariradonda.

(*Il la chasse.*)

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, *seul.**Air : La bonne aventure , ô gué.*

CHère épouse ! en vous laissant
 Dans la sépulture ,
 J'en ai le cœur si dolent ,
 Que je vais toujours chantant :
 La bonne aventure ,
 O gué ,
 La bonne aventure !

Voici une pauvre Veuve dans le cas de la loi. C'est ma foi une jolie dondon ; elle me fait pitié : tirons-là d'ici.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, UNE VEUVE.

ARLEQUIN.

PAuvre femme !LA VEUVE, *pleurant.*

Air : Hélas ! c'est bien sa faute.
 Que ces lieux ont pour moi d'appas ! *bis.*
 Oui , cher Époux , si le trépas

64 LE FACHEUX VEUVAGE ;

L'un à l'autre nous ôte ;
Ce qui me console , en tout cas ,
C'est d'être côte-à-côte ,
Lonla ,
C'est d'être côte-à-côte.

A R L E Q U I N .

Il y auroit dans le monde des Veuves bien
désolées , si elles n'avoient pas de plus douces
consolations que celle-là.

Air : L'Amour me fait lon-lan-la , &c.

Calmez un peu votre ame !
Laissez-vous secourir !
Si vous voulez , Madame. . . .

L A V E U V E .

Eh ! quels secours m'offrir !
Je ne veux que , lon-lan-la ,
Je ne veux que mourir !

Un homme de vingt-cinq ans ! de vingt-cinq
ans !

Air : De Joconde.

Qui se feroit imaginé ,
Qu'il fût mort à cet âge !
Et qui diantre auroit deviné
Un si brusque veuvage !
Je l'avois choisi de ma main ,
 Craignant la survivance ,
Jeune & plein de vigueur , afin
Qu'il fût de résistance.
Et cela crève au bout d'un an de mariage !

Fin de l'air : *Un petit moment plus tard.*

S'il en eût encor passé
Trente-cinq ou quarante,
Comme il avoit commencé,
J'étois, j'étois contente!

ARLEQUIN.

Hélas! que je vous plains!

LA VEUVE.

N'allez pas croire, au moins, Monsieur, que ce soit le regret de me voir ici qui me fasse parler. Hélas! j'aimois si tendrement mon mari...

ARLEQUIN.

Ah! Madame, à qui parlez-vous? qui fait mieux que moi les délicatesses d'un amour conjugal!

LA VEUVE.

Oui, Monsieur, un jeune homme de vingt-cinq ans!

Air : Trouffez, Belles, tous vos cotillons.

Un bon gros brun, bien nourri!

Robuste corpulence!

Le teint vermeil & fleuri!

Avec l'air à la danse.

Le joli gentil petit mari!

Ah Monsieur, quand j'y pense!

ARLEQUIN.

En effet, vous me dépeignez-là un corps d'athlète. Et de quoi donc cela est-il mort?

66 LE FACHEUX VEUVAGE,

L A V E U V E .

Air : Ma Commère quand je danse.

Comme un petit volontaire ,
Faute d'entendre raison ,
Lui seul il vouloit tout faire
L'ouvrage de la maison.

 Tout balayer :
 Tout nettoyer ,
 Cour & foyer ,
Chambre , cave , & grenier . . .

(Elle change d'air .)

Air : Ramenez-ci , ramenez-là.

Enfin , c'étoit une rage ;
Le pauvre homme , (du ménage
Tant il aimoit le tracas)
Ramonoit-ci , ramonoit-là ,
 La , la , la ,
La cheminée du haut en bas.
Il est mort à la peine.

A R L E Q U I N .

Je le crois bien , & c'est vraiment dommage.

Air : Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.

Mais ne songez plus à cela.

L A V E U V E .

Ah , Monsieur que dites-vous-là !
Quand on ne m'auroit point , hélas !
 Contrainte de le suivre ,
Ah ! moi-même je n'aurois pas
 Plus long-temps voulu vivre !

ARLEQUIN.

Je ne pense point comme cela ; & le diable
emporte qui seroit venu ici, sans la sottise loi...

LA VEUVE.

Ah, Monsieur ! ne dites point de mal d'une
loi si respectable & si heureusement instituée.
O loi charmante ! ô douce loi !

Air : J'ai cent écus dans ma pochette.

Oui, quand (ce qui n'est pas possible)
Je pourrois de ce lieu terrible
M'échapper ! non, mon cher Epoux !

(En pleurant.)

Ou ! ou ! ou ! ou ! ou ! ou !
Je voudrois rester avec vous,
Ou ! ou ! ou ! ou ! ou ! ou !

ARLEQUIN.

Bagatelle ! la vie est une douce chose !
La terre est un rosier qui n'est jamais sans rose.
L'homme est l'abeille à qui la céleste faveur
A travers quelque épine en fait sucer la fleur.

Air : ...

Et quoi de plus délectable !
Jeune comme vous voilà,
Bon appétit, bonne table,
Bon lit, &

LA VEUVE.

Air : ...

Ah, taisez-vous donc ! si donc, Monsieur ;
laissez-ça là !
Convient-il ici de parler de cela !

68 LE FACHEUX VEUVAGE ;

ARLEQUIN.

Oh, parbleu, Madame, tout le monde n'a pas comme vous une jeune & belle moitié à regretter. Adieu. Vous trouverez bon que je décampe, moi.

LA VEUVE.

Comment, Monsieur, vous pourriez...?

ARLEQUIN.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Je sens que j'aime encor la vie :
Et je ferai fort bien je crois,
Puisque je fais une sortie
A ces lieux d'horreurs & d'effroi...?
De...

LA VEUVE, *avec empressement.*

Montrez-la moi !

Montrez-la moi !

ARLEQUIN.

La voilà...

(*La Veuve y courant, il l'arrête.*)

Doucement : parlez donc, ma mie ;
Vous n'approuvez donc plus la loi !

LA VEUVE.

Pardonnez-moi !

Air : *La verte jeunesse.*

Mais c'est que je compte
Nourrir mes douleurs ;
Une mort trop prompte

Tairoit mes pleurs.
 En veuve bien tendre,
 D'ici je ne fuis,
 Que pour en répandre
 Mille ans, si je puis.

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN *seul.*

Fort bien, ma foi, je prévois une chose.

Air : Assis près de sa femme un Avocat au Cours :

Si cette loi sévère
 De l'île, où je me plais,
 Malgré moi, va me faire
 Décamper pour jamais ;

A la montagne aussi, par droit de représaille
 Mon Maître a fait un trou,
 Par où
 J'ai bien peur que la loi,
 Ma foi,
 A son tour ne s'en aille.

Mais allons vite rejoindre mon Maître, &
 dénichons.



SCÈNE XII.

LÉANDRE, ARLEQUIN.

LÉANDRE, *arrivant comme un homme éperdu.*

ARlequin! mon cher Arlequin! Je suis au désespoir!

ARLEQUIN.

Vous ne pouvez retrouver le trou peut-être?

LÉANDRE.

Ce n'est pas cela : Balkis, la cruelle Balkis ne veut point fuir, ni s'embarquer avec moi, comme je l'avois espéré. Elle veut revoir sa mère : elle ne veut être à moi, que de l'aveu de son père. Aboulifar est un homme opiniâtre, un père dénaturé : fais-tu ce qu'il faut faire?

ARLEQUIN.

Air : Ah, que Colin l'autre jour me fit rire.

La planter-là, riche comme vous êtes!
Gagner la France, & faire vos emplettes
Au magasin..... de l'Opéra :
A a a ah! a ah! ah a a a a!

LÉANDRE.

Non, je veux que tu reparoisses dans l'île!

ARLEQUIN.

Moi, Monsieur, Diablezot! pour qu'on me

reconnoisse ; qu'on me renterre ? Que j'en ré-
chappe ; qu'on me rattrape ; & que je passe ,
comme cela , ma vie à me faire enterrer , &
déterrèr ? votre valet.

L É A N D R E .

Ne crains rien : nous te déguiserons si bien,
qu'on ne te reconnoitra pas. J'ai obtenu de
Balkis, qu'elle se prêteroit pour aujourd'hui
à mon stratagème. Tu passeras pour un sage
Indien, qui rendra la vie aux morts. Abouli-
far, & le Cadi viendront t'implorer, & nous
les rançonnerons : viens ! tu rendras la vie à
un Maître à qui tu la dois : tu partageras
mes trésors , & tu regagneras Pirouzé.

A R L E Q U I N .

Quoi , Pirouzé la fuit !

L É A N D R E .

A regret , & dans la seule intention de nous
seconder.

A R L E Q U I N , *fièrement.*

Duffé-je à mille Imans redonner de l'emploi ;
Mon sort est joint au vôtre : il suffit ; suivez-moi.

Fin du second Acte.



 A C T E III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente la même ville qu'au premier Acte.

LÉANDRE, ARLEQUIN, *habillé en espèce de Magicien, avec une robe brune, une longue barbe blanche, une baguette, &c.*

L É A N D R E.

EH bien, Arlequin, tout va le mieux du monde ; tu as déjà la vogue. Cette veuve, qui est sortie de dessous la montagne, établit ton renom par toute l'île : elle fut enterrée hier demi-morte : elle assure qu'elle avoit achevé de mourir ; & tes secrets divins l'ont tirée de l'autre monde, & du tombeau, à la prière d'un Amant qu'elle épouse par reconnoissance : enfin tout le monde court à toi.

A R L E Q U I N.

Que trop. Car depuis une heure je n'ai point de relâche.

Air : Je ne suis né ni Roi, ni Prince.

Tantôt c'est un malheureux père :

Tantôt c'est une tendre mère :

Des

Des créanciers, quelques amis
Viennent pour me prier encore :
Des frères, des sœurs & des fils,
Au diable celui qui m'implore !

L É A N D R E.

Je crois, s'il étoit des Veufs ici, qu'ils ne t'importuneroient guère plus : & dis-moi comment t'es-tu tiré d'affaire avec eux.

A R L E Q U I N.

Comme j'ai pu ; en demandant pour les satisfaire cent choses très-rares ; ou presque impossibles à trouver : une plume de Notaire qui n'ait jamais fait de tort à personne. Une langue de bigot, qui n'ait point médité : un pucelage de Comédienne : du poivre des Indes : de la moutarde de Dijon : Que fais-je ! mille drogues de cette espèce.

Air : *Vous m'entendez-bien.*

Mais je ne fais plus , où j'en suis :
Et si le Père de Balkis
Se fait long-temps attendre.

L É A N D R E.

Eh bien !

A R L E Q U I N.

Je suis... Seigneur Léandre,
Vous-m'entendez bien.

Je passerois bientôt pour un fourbe infigne ;
& puis tout-à-coup :

Air : *Et vogue la galère.*

De Monsieur l'Astrologue

Tome IV.

D

L'on pourroit s'affurer :
 Et je verrois ma vogue
 Bientôt dégénérer,
 Et vogue la galère....

L É A N D R E.

Ne t'inquiète pas : je vais chez Aboulifar :
 je lui demanderai sa fille en mariage , comme
 si j'ignorois sa mort : il me l'apprendra ; ce
 fera l'occasion de lui parler de toi , & de te
 l'amener. Attends-nous ; & que nos Danseurs
 & nos Musiciens se tiennent toujours prêts.

SCÈNE II

ARLEQUIN, *seul.*

Q U'il vienne vite.

Air : Lere-la lere-lanlere.

Ou je m'en pourrois bien enfin ;
 Comme un véritable Arlequin,
 Tirer avec les étrivières,
 Lerela , lere-lanlere....

Jarnibleu ! ne voilà-t-il pas encore des im-
 portuns ! Il s'agit de trouver quelque nouvelle
 défaite.



SCÈNE III.

ARLEQUIN, ABOK *Poëte*, ABAK, *Musicien*.

A B O K.

Air : des Folies d'Espagne.

Sage Indien, dont les grandes lumières,
Ouvrent les yeux que la mort a fermés,
Secourez-nous!

A B A C, *pleurant.*

Et consolez deux Pères
Que de leur fils la mort a défolés!

A R L E Q U I N.

Oui-dà, Messieurs, volontiers; mais cela ne se fait pas sans observer beaucoup de petites circonstances. Il faut savoir 1^o, le nom, le pays, & la profession des gens. Voyons : (*au Poëte*) d'où êtes-vous? qui êtes-vous? comment vous nommez-vous?

A B O K.

Abok, Poëte Persan.

A R L E Q U I N à *Abak.*

Et vous?

A B A K.

Abak, Musicien Iroquois.

A R L E Q U I N.

Messieurs Abok & Abak, soyez les bien

D 2

76 *LE FACHEUX VEUVAGE;*

venus! Oh ça, vous, Monsieur Abok, comment se nommoit votre fils?

A B O K.

Il se nommoit Opéra.

A R L E Q U I N.

Et le vôtre?

A B A K.

C'est le même que celui de ce Poëte : nous l'avions fait ensemble.

A R L E Q U I N.

Un enfant ayant deux pères, cela n'est pas rare ; mais que deux pères avouent le même enfant, voici du nouveau.

Air : Ma raison s'en va beau train.

En croirai-je vos discours?

A B A K.

Oui, de ses malheureux jours,

A communs efforts,

Nos divins transports

Avoient tissé la trame.

A B O K.

Hélas! j'en avois fait le corps.

A B A K.

Moi, j'en avois fait l'ame,

Lonla,

Moi, j'en avois fait l'ame.

A B O K.

La belle ame de violon! la plaisante ame encore!

OPÉRA-COMIQUE. 77

Air : *Sans dessus dessous, sans devant derrière.*

Votre ouvrage a gâté le mien. *bis.*

A B A K.

C'est le corps qui ne valoit rien. *bis.*

Vous aviez rangé la matière,

Sans dessus dessous, sans devant derrière :

Ses pauvres membres étoient tous

Sans devant derrière, sans dessus dessous.

A B O K.

C'étoit un corps de fer, à durer mille ans,
si tu l'eusses animé comme il faut.

A B A K.

Tais-toi ! tais-toi ! tu devrois bien parler.

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Bourreau ! c'est toi qui fais couler

Mes pleurs intarissables :

Ton maudit corps a fait aller

Mon ame à tous les diables.

A B O K.

Air : *Morguienne de vous.*

J'avois très-bien fait.

A B A K.

Chacun te condamne :

Ton sot corps n'avoit

Pas un bon organe.

E N S E M B L E.

Morguienne de toi !

Vas, tu n'es qu'un âne !

Morguienne de toi !

D 3

A B A K.

Air : *Des fraises.*

Oh ! plus de bruit sur cela :
 Et sachons, je vous prie,
 Seulement si l'on pourra
 Rendre à feu notre Opéra,
 La vie, la vie, la vie.

A R L E Q U I N.

Voyons ; quel étoit le tempérament de cet
 enfant-là ?

A B A K.

Froid.

A R L E Q U I N.

A quel âge est-il mort ?

A B O K.

Au berceau.

A R L E Q U I N.

De quelle mort ?

A B A K.

De mort subite.

A R L E Q U I N.

Oui ; mais encore , qu'est-ce qui l'a fait
 mourir ?

A B O K.

Le défaut d'ame , vous dis-je : il n'en avoit
 pas le quart de ce qu'il lui en falloit.

A B A K.

Dites , dites , que c'est qu'il avoit le corps
 mal conformé ; puisque ceux qui l'ont ouvert

après sa mort, ne lui ont point trouvé de parties nobles.

A B O K.

Morbleu, j'enrage, quand...

A R L E Q U I N.

Paix. Depuis quand l'enfant est-il mort?

A B A K.

Depuis trois ou quatre mois.

A R L E Q U I N.

Diab! ce seroit une belle cure à faire. Mais, ma foi, Messieurs, je suis fâché de vous le dire, mon secret n'est bon que dans les vingt-quatre heures. Votre enfant n'en reviendra jamais; il faut le mettre avec la vache à Panier: elle est morte, il n'en faut plus parler.

A B O K.

Je ferai encore des enfans avec toi; tu n'as qu'à t'y attendre.

A B A K.

Il appartient bien à des Marmouzets de ta façon d'être animés de la mienne!

Air : *Ah! ah! petite Effrontée!*

Crois-moi; fais des Polichinelles,
Et qu'un autre anime tes rogatons!
Pour de tels avortons,
Mes ames sont un peu trop belles:
Pour de tels avortons,
Mes talens sont un peu trop bons.

D 4

80 LE FACHEUX VEUVAGE.

Crois-moi; fais des Polichinelles,
Et qu'un autre anime tes rogatons.

A B O K.

Suite de l'air, ou, *Ah, Maman.*

Mon enfant, de long-temps,
Tu ne feras un Orphée!

Mon enfant, de long-temps
Tu n'en auras les talens!

A faire comme tu fais,

Tu n'animeras jamais
Rochers, ni forêts!

A B A K.

De toi nous ne voyons plus
Que des enfans malotrus,
Tortus & bossus.

A B O K.

Mon enfant de long-temps,
Tu ne feras un Orphée....

A B A K.

Crois moi, fais des Polichinelles,
Et qu'un autre anime tes avortons.

A B O K.

Air : *Le branle de Metz.*

Si jamais tu me réclames....

A B A K.

Le plaifant original!
Maudit soit le jour fatal,
Qu'ensemble nous travaillames.

ARLEQUIN.

Seigneur Abock & Abak...

ABAK.

Viens me demander des ames!

ABOK.

Viens, viens me demander des corps à moi!
viens!

ARLEQUIN *ne les pouvant accorder.*

Air : Le branle de Metz.

Seigneur Abok & Abak,
Tenez, voilà votre sac!

(Il les chasse à coups de batte en chantant.)

Jean danse mieux que Pierre :
Pierre, &c.

Le Diable emporte les faiseurs de corps &
d'ames : mais bon ! j'apperçois mon Maître qui
vient avec Aboulifar : allons-nous préparer à
les recevoir : *(il s'en va)*

SCÈNE IV.

LÉANDRE, ABOULIFAR.

ABOULIFAR.

Vous faisiez bien de l'honneur à ma fille :
mais il y a une bonne raison pour vous la
refuser : c'est qu'elle est morte.

D 5

82 *LE FACHEUX VEUVAGE;*

LÉANDRE *contrefaisant l'étonné.*

Morte !

A B O U L I F A R.

Et enterrée ce matin.

L É A N D R E.

Ah, Seigneur Aboulifar ! avec quel sang
froid vous m'annoncez une nouvelle si funeste
à tous-deux !

A B O U L I F A R.

Air : Des Trembleurs:

Quand une fille se mêle
De contrequarrer, comme elle,
L'autorité paternelle,
Pour faire à sa volonté ;
A la fin l'on se dépîte ;
Et d'un père qu'elle irrite
Son peu de respect mérite
Cette insensibilité.

L É A N D R E.

Elle est morte !

A B O U L I F A R.

Oui.

L É A N D R E.

Air : ...

Ciel ! avez-vous permis...
Quoi votre aimable fille !
La belle & jeune Balkis,
L'honneur de votre famille !...

A B O U L I F A R.

Ne mérite ni vos regrets, ni les miens.

Air : *Adieu voisine.*

Quelque joli jeune étourdi
Lui troubloit la cervelle,
Et plutôt que d'être au Cadi,
La petite rebelle
De mourir a pris le parti
Tant pis pour elle.

Ou tant mieux, si vous voulez ; car elle
n'en avoit pas d'autre à prendre que d'obéir,
ou de mourir.

L É A N D R E , *à part.*

Quelle dureté ! voici qui rompt toutes mes
mesures.

A B O U L I F A R .

Il n'y a plus que ma Femme qui m'embar-
rassé là dedans : c'est une mère folle, qui pour-
roit pouffer un peu loin le désespoir, quand
elle apprendra cette mort. Cette crise passée,
je n'y songerai plus.

L É A N D R E , *à part.*

Gardons-nous bien de lui rendre sa fille.



SCÈNE V.

ABOULIFAR, LE CADI, LÉANDRE.

A B O U L I F A R.

EH bien, Seigneur Cadi, il n'y a plus de Balkis !

L E C A D I.

Air : *Des Pendus.*

Mon cher ami, j'allois vous voir !
 Concevez-vous mon désespoir !
 Voilà ce qu'ont fait mes folies
 Hélas au prix de mille vies,
 Je racheterois du trépas,
 Un jeune objet si plein d'appas !

L É A N D R E, à part.

Celui-ci est mieux intentionné : tirons-en parti : Pirouzé m'aidera. (*Tout haut.*) Adieu, Seigneur Aboulifar : je ne puis supporter la vue du bourreau de votre fille : d'un vieux insensé, dont la poursuite a causé tout notre malheur.



SCENE VI.

LE CADI, ABOULIFAR.

ABOULIFAR.

EXcusez les transports d'un jeune extravagant qui....

LE CADI.

Le jeune homme a raison ; je mérite encore cent fois pis !

Air : Tout le long de la rivière.

C'est un immondice,
 Qu'un Amant barbon :
 Qu'en bonne police.
 Ne nous jette-t-on,
 Tous au fond de la rivière ;
 Lere lon lanla,
 Tous au fond.....

ABOULIFAR.

Eh ne songez plus à Balkis !

Air : Gardez vos moutons lirette , liron.

A de vains regrets, votre cœur
 Un peu trop s'abandonne.
 Prenez la cadette sa sœur ;
 Elle est jeune & mignone ;
 Il ne tient qu'à vous
 D'en être l'époux :
 Cadi, je vous la donne.

86 LE FACHEUX VEUVAGE ;

LE CADI.

Air : Non , non , il n'est point de si joli nom.

Après l'accident funeste
Dont gémit votre maison !

Non ! non !

Mon repentir , à la raison
De mes jours consacre le reste :

Non ! non !

Pour quelque beau jeune garçon
Gardez ce jeune tendron.

UN MÉDECIN ,

(représenté par Pirouzé, crie derrière le théâtre :)

Justice ! justice ! justice !

ABOULIFAR.

Voici quelqu'un qui vous réclame : Adieu ;
nous nous reverrons.

(Il s'en va.)

SCÈNE VII.

LE CADI, PIROUZÉ.

PIROUZÉ, déguisée en Médecin, toute hors
d'haleine.

Justice, Seigneur Cadi ! justice !

LE CADI.

Qu'y-a-t-il ? De quoi vous plaignez-vous ?
parlez.

PIROUZÉ, *en colère.*

Je suis un Docteur en Médecine, député
par la Faculté, pour vous prier, Seigneur,
de purger l'Isle d'un Monstre qui va la désoler.

Air : *Menuet d'Hésione.*

Il nous mettra tous en déroute.

LE CADI.

Quel est ce monstre meurtrier ?
Quelque nouveau venu, sans doute ;
Qui veut faire votre métier.

PIROUZÉ.

Il en fait un tout contraire : c'est un hom-
me qui rend la vie aux morts.

LE CADI.

La vie aux morts ! Bon, bon, Docteur,
vous radotez !

PIROUZÉ.

Rien n'est plus vrai.

LE CADI.

Allez, allez, vous dis-je ? vous...

PIROUZÉ.

Je parle en partie offensée, en juge com-
pétent, en témoin oculaire.

LE CADI.

Quoi !

PIROUZÉ.

Oui ; une personne morte, très-morte ;
morte de ma façon ; enterrée hier à ma vue,

§8 LE FACHEUX VEUVAGE ;

est à présent faine & fauve , au milieu de sa famille , remplie de joie & d'étonnement.

L E C A D I.

Ah , Ciel ! Je pourrois ! ... Je le veux voir !
Vîte ! qu'on me l'amène ! (*Le Médecin de la suite de Pirouzé court le chercher.*) Vous , courez après Aboulifar ; qu'on le cherche , qu'on le trouve , & qu'il vienne ici promptement. (*Un homme de la suite du Cadi court chercher Aboulifar.*) (*à Pirouzé.*) Docteur , je vous suis très-obligé de l'avis..!

P I R O U Z É.

Oui , Seigneur , morte , enterrée , & se portant comme vous & moi ; cela n'est-il pas odieux ! cela ne crie-t-il pas vengeance !

L E C A D I.

Air : *Joconde.*

Je conçois sans difficulté ,
Pourquoi ce personnage
Ne plaît pas à la faculté ,
Et lui fait de l'ombrage :
Les Morts ne s'étoient plaints jamais
De votre art secourable ;
Et vous craignez les indiscrets :
La crainte est raisonnable.

Air : *Ami , sans regretter Paris.*

Ce qu'avec peine je conçois ,
C'est qu'il vous soit facile
De me bien prouver que je dois
Le chasser de cette Isle.

Pour moi je ne vois point d'hommes au monde plus utile au bonheur public, que celui-là.

P I R O U Z É, avec véhémence.

Quoi, Seigneur, le tribunal de la Faculté ne sera donc plus un tribunal en dernier ressort ! Nos arrêts définitifs ne s'exécuteront plus que par provision ! & vous ne prévoyez pas les horribles désordres qui naîtront de cet abus ! Songez de quelle importance il est pour tous ceux qui vivent, que les morts restent où ils sont ! Personne à présent ne voudroit plus rester en l'autre monde. On tarira bientôt les richesses de celui-ci. Plus de bornes à l'avarice de ceux qui les accumulent ! Plus d'espoir pour les héritiers généreux qui les dissipent ! Vous-même, gardien des Loix, comment les maintiendrez-vous ? S'il est un remède à la mort, quel frein mettrez-vous au crime ? De quels supplices épouvanterez-vous les Coupables ? Les morts sont des colonies de vivans dangereux, ou superflus, dont le Ciel, par nos mains & les vôtres, purge continuellement la terre pour la soulager. Les rendre à la vie, c'est attenter à la volonté du Ciel, à la vôtre, à la nôtre : c'est forcer la terre à violer les dépôts sacrés que nous lui confions : c'est être un perturbateur du repos public, un monstre, un... le voici. Vous savez ses pernicieux talens ; je vous en dis les suites. Jugez, voyez, approuvez, condamnez ; tout comme il vous plaira : je m'en lave les mains. J'ai dit. Adieu. (*Il s'en va.*)

SCÈNE VIII.
LE CADI, ARLEQUIN.

LE CADI.

Air : Je ne suis né ni Roi ni Prince.

Venez, rare & grand personnage,
Donner un heureux témoignage
De votre faveur sans égal.
Je doutois de votre doctrine;
Mais je n'en doute plus, au mal
Que m'en a dit la Médecine.

ARLEQUIN.

Pour n'en plus douter, il n'y a qu'à la mettre à l'épreuve. Voyons, est-ce à vous qu'il faut rendre la vie ? est-ce vous qui êtes mort ?

LE CADI.

Moi ! non pas. Je....

ARLEQUIN.

Eh bien !

Air : Lere-la, lere-lanlere.

Voulez-vous que, pour un moment,
Je vous affomme proprement ?
Vous verrez ce que je fais faire.

LE CADI.

Lere-la lere-lanlere....

ARLEQUIN.

Dépêchons donc ; car je suis accablé d'affaires. J'ai deux cents personnes à remettre au monde aujourd'hui. Voyons vite , de quoi s'agit-il ?

LE CADI.

Air : *Pour faire honneur à la noce.*

D'employer votre recette
Pour un des plus jolis objets
Que la mort enleva jamais.

ARLEQUIN.

Je fais tout ce que l'on souhaite ;
Vos desirs seront satisfaits :
Allez , c'est une affaire faite.

LE CADI.

Que je vous aurai d'obligation !

ARLEQUIN.

Tout-à-l'heure. Allons , voyons-ça ! étoit-ce un mâle , une femelle , une femme , une fille , un homme , un garçon ?

LE CADI.

Une fille.

ARLEQUIN.

Son nom ?

LE CADI.

Balkis.

ARLEQUIN.

Quel âge ?

92 **LE FACHEUX VEUVAGE ;**

LE CADI.

Quinze ans.

ARLEQUIN.

Cela est bon. Sous quel poil ?

LE CADI.

Brun.

ARLEQUIN.

Étoit-elle pucelle ?

LE CADI, embarrassé.

Tout est perdu, s'il faut savoir cela !

ARLEQUIN.

Non, non ; passons.

Air : Réveillez-vous , Belle endormie.

La chose très-peu m'inquiète :

Par un secret enchantement ,

A Quinze ans , un corps de Brunette

S'anime toujours aisément.

Commençons la cérémonie. J'entre en fureur. Eloignez-vous ! *Odi profanum vulgus & arceo !* (*Il fait plusieurs contorsions , & forme des cercles avec sa baguette.*)



SCÈNE IX.

ABOULIFAR, LE CADI, ARLEQUIN.

ABOULIFAR, *au Cadi.***L'**ON vient de me dire que vous... :LE CADI, *lui mettant la main sur la bouche.*

Chut ! paix !

ARLEQUIN, *se retournant avec fureur.**Févete linguis ! Le moindre mot gâteroit tout le mystère. (Il chante le couplet suivant, avec les gestes d'un enthousiaste.)*Air : *Ivrogne ! grand Ivrogne !*

Démons, Lares, Génies !

Puissant Démogorgon !

Salaël ! Faribroth !

Uriel ! Astaroth !

Albroth ! Sarabroth ! Guett-mir-broth !

(Il regarde ensuite dans un livre qu'il feuillette ; & , après quelques gestes d'étonnement , il se retourne du côté du Cadi.)

Cadi, votre affaire n'est pas faisable.

LE CADI, *avec empressement.*

Eh ! pourquoi donc ?

ARLEQUIN.

Pour une raison que vous ne m'aviez pas

dite, & que ce livre-là m'apprend. Votre Balkis n'est morte que parce qu'elle veut bien l'être : elle se trouve bien dans l'autre monde, & n'en veut pas sortir.

Air : Quand je bois de ce jus d'Octobre.

Tout mon art, contre son envie;
Feroit d'inutiles efforts :
Je ne saurois rendre la vie
A ceux qui veulent être morts.

L E C A D I.

Hélas ! la pauvre enfant ! c'est qu'elle a peur de moi. Vos lumières sont justes, Seigneur ; elle est morte, parce que son père la vouloit forcer de m'épouser : mais rassurez-la de ma part.

Air : Ne m'entendez-vous pas.

Qu'elle ne craigne pas !
Je lui jure & j'annonce,
Qu'à jamais je renonce
A ses divins appas.
Qu'elle ne craigne pas !

A R L E Q U I N.

Prenez-y garde au moins. Je vais m'engager auprès d'elle sur votre parole : si vous ne la tenez, je vous livre à tous les diables que je viens d'invoquer. Restez-là. Ceci exige une cérémonie secrète que je vais faire. Dans un moment vous verrez paroître ce que vous demandez. Salaël, &c.

(*Il continue ses conjurations.*)

SCÈNE X.

LE CADI, ABOULIFAR.

A B O U L I F A R.

Que diable veut donc dire tout ceci?L E C A D I, *l'embrassant.*

Je suis au comble de ma joie, mon cher Aboulifar! vous allez revoir votre Fille!

A B O U L I F A R.

Songez-vous bien à ce que vous dites?

L E C A D I.

Très-bien; tout à l'heure vous la reverrez, vous dis-je.

A B O U L I F A R.

Balkis?

L E C A D I.

Elle-même.

A B O U L I F A R.

Ma Fille, qui est morte! qui... Eh, fi; donnez-vous comme cela dans les panneaux d'un Charlatan.

L E C A D I.

Rien n'est plus sûr, que ce que je vous promets: j'en ai de bons garans.

A B O U L I F A R.

Vous riez, Seigneur Cadi.

L E C A D I.

Je parle très-sérieusement. Vous allez revoir Balkis, & vous pouvez déjà lui choisir un Epoux, sans plus compter sur moi.

Air : Le Démon malicieux & fin.

Ce bonheur me sied mal entre nous.
 Au courage, aussi bien qu'aux dégoûts
 Que tantôt elle a trop fait paroître,
 Si nous l'osons contraindre là-dessus,
 Mon ami, je ne puis manquer d'être
 Bientôt au rang des morts, ou des cocus.

Et des deux, écoutez donc, le meilleur n'en vaut rien.

S C È N E X I.

LE CADI, ABOULIFAR, BALKIS,
 ARLEQUIN.

ARLEQUIN *au Cadi, en lui présentant Balkis.*

Tenez, est-ce là ce que vous demandez.

A B O U L I F A R, *à part.*

Ouais! la coquine auroit-elle fait la morte?

L E C A D I, *à Balkis.*

Air : Non, je ne ferai point, &c.

Belle, pardonnez-moi ma fâcheuse poursuite!

Et

Et l'affreux désespoir, où je vous vois reduite :
 Je ne prétends plus mettre obstacle à vos amours,
 Et pour ne plus aimer, je vous fuirai toujours.

SCÈNE XII.

ABOULIFAR, ARLEQUIN, BALKIS.

ABOULIFAR, *à part.*

IL y a une grande fourberie là-dessous, mais ne témoignons rien de nos soupçons. (*tout haut*). Ma fille, un père est toujours père, quelque peine que nous fassent nos enfans.

Air : Sois complaisant, affable, débonnaire.

Toujours leur perte en secret nous désole ;
 Je vous revois, & cela me console :

Mais,

Quand j'ai donné ma parole,
 Je ne m'en dédis jamais.

ARLEQUIN.

Comment je crois....

ABOULIFAR, *à Balkis.*

Je vous ai promise au Cadi, qui vient de faire un effort sur lui-même, dont j'ai pitié : préparez-vous toujours à m'obéir.

ARLEQUIN.

Jarnibleu, vous trichez !

ABOULIFAR, *à Balkis.*

Retournez vite à la maison ; courez vous

Tome IV.

E

98 LE FACHEUX VEUVAGE;

montrer à votre Mère, dont je crains la douleur, & qui peut ne pas savoir encor qu'elle vous avoit perdue.

B A L K I S, à *Arlequin*,

De grace, Seigneur

A R L E Q U I N, en *fureur*.

Air : *Le fameux Diogène*.

Morbleu ! laissez-moi faire.

C'est ici mon affaire :

Il ose m'insulter !

Mais j'ai pour ma reychanche

Cent Diables dans ma manche,

Tout prêts à l'emporter.

Puissant Demogoron !

Sael, Faribroth !...

B A L K I S, *l'arrêtant*.

Ah, ce n'est pas contre mon Père que je veux vous parler.

Air : *Je laisse à la fortune*.

Je l'aime, & je l'honore :

Calmez votre courroux !

Seigneur, je vous implore

Pour un sujet plus doux !

Une Esclave que j'aime,

La fidélité même,

L'aimable Pirouzé,

Est morte pour me suivre.

A R L E Q U I N.

Je la ferai revivre,

Rien ne m'est plus aisé.

Un peu de silence, & retirez-vous seule :

ment quelques pas. (*Il recommence à faire les mêmes grimaces, qu'il a faites, pour rendre la vie à Balkis.*)

Air : *Binbinbrelo, binbinbrelobinet.*

Kimperkorentik ! azatek !
 Binbinbrelok ! binbinbrelobinek !
 Uriko ! chicu ! chiquisek !
 Binbrelin ! brebrelin ! binbrelok !
 Binbrelin ! binbrelok !
 Binbinbrelobinek !

(*à Balkis.*)

Voilà qui est fait ; elle est chez vous : allez, vous l'y trouverez. (*à Aboulifar.*) Eh bien, qu'en dites-vous ? Ne tremblez-vous pas devant un homme comme moi ?

A B O U L I F A R, *à part.*

Le Cadi a-t-il pu être la dupe de ce ma-
 raud-là ?

S C È N E XIII.

ABOULIFAR, LÉANDRE, ARLEQUIN.

L É A N D R E, *à Aboulifar.*

Air : *toute la nuit je rode.*

L'Agréable nouvelle,
 Seigneur, qu'en ce moment
 L'on m'apprend !

E a

Seroit-elle fidelle!
 Je quitte le Cadi
 Qui m'a dit
 Que votre Fille vit.

A B O U L I F A R.

Cette nouvelle est véritable, & voilà le grand homme à qui nous devons ce prodige inoui. (*montrant Arlequin.*)

L É A N D R E, *lui sautant au cou.*

Air : *Quel plaisir de voir Claudine.*

Seigneur, je vous remercie!
 Vos bienfaits n'ont point de prix.
 Je vous dois plus que la vie,
 Puisque je vous dois Balkis.

A R L E Q U I N, *tout bas à son Maître.*

Nos affaires vont mal.

L É A N D R E, *poursuivant, à Aboulifar.*

Air : *Lanturelu.*

Car enfin j'espère
 Que vous voudrez bien
 Etre mon beau-Père?
 J'ai beaucoup de bien,
 Et suis d'âge à plaire
 A la beauté qui m'a plu.

A B O U L I F A R.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu!

Un honnête-homme n'a que sa parole : j'ai promis Balkis au Cadi ; le Cadi l'aura.



ARLEQUIN.

Air : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.*

Prends garde , téméraire ;
Je me rends leur appui :
Exauce sa prière.

ABOULIFAR.

Je vous réponds comme à lui ;
Vous y perdez vos pas,
Nicolas....

ARLEQUIN.

Ah, tu fais le mutin ! attends ! attends !
Salaël ! Faribrot !
Uriel ! Astaroth !

LÉANDRE.

Ah, Seigneur, point d'emportemens !

Air : *Des Ennuyeux.*

Tâchons de l'avoir par douceur.

(à Aboulifar.)

Exposerez-vous donc , Seigneur ;
Votre Fille à perdre la vie,
Comme il est arrivé déjà.

ABOULIFAR.

Elle en a passé son envie ;
Et je n'ai plus peur de cela.

ARLEQUIN.

Oh ventrebleu , tu auras peur de cinq cents
mille diables qui vont t'emporter : tiens - toi
bien.

Uriko , chiku , chiquisek !
Binbrelin , binbrelok.

L É A N D R E.

Quartier ! quartier encore pour un moment.
(à *Aboulifar*) Payez-vous donc aussi de raison ,
Seigneur *Aboulifar*. Quand même votre Fille
pourroit vivre en vous obéissant , ce ne seroit
pas pour long-temps.

Air : Adieu voisins.

Songez-vous , sans vous attendrir ;
A cette loi cruelle ,
Qui peut faire à vos yeux périr
Une Fille si belle ,
Si le vicillard vient à mourir ?

A B O U L I F A R.

Tant mieux pour elle !
N'est-ce pas le comble de la gloire pour
une Femme !

A R L E Q U I N.

Vieux mécréant !

Air : Que faites-vous Marguerite.

Tu vas payer ton audace !
Un malheur te suit de près !
Tout à l'heure , à la menace
Vont succéder les effets.

(à l'oreille de son Maître , en s'en allant.)

Me voilà au bout de mon rôlet : tirez-vous
d'affaire , comme vous pourrez.

LÉANDRE, l'arrêtant.

Air : *Tiens-moi bien, tandis que tu me tiens.*

Revenez de cette émotion !

Arrêtez ! qu'allez-vous faire !

ARLEQUIN.

Non ! non ! non !

Plus de raison :

Je suis trop bon !

Que diroit-on ?

Point de pardon !

LÉANDRE, à *Aboulifar*.

Appaisez donc sa colère !

ABOULIFAR.

Sa colère ! ah ! qu'il y soit, ou non !

Je ne m'en alarme guère !

(à part.)

Voilà mes fourbes bien déconcertés.

LÉANDRE, arrêtant *Arlequin* qui veut sortir.

Seigneur, la colère sied-elle aux Philosophes ! un peu de générosité. (tout bas.) Courage, voici du secours.



SCÈNE XIV.

ABOULIFAR, LÉANDRE, ARLEQUIN,
PIROUZÉ.

ABOULIFAR, à Pirouzé qui entre
toute en pleurs, d'un ton ironique.

EH bien Pirouzé, Balkis est-elle encore
morte ? Et vas-tu refaire un second voyage
dans l'autre monde avec elle ?

PIROUZÉ, pleurant.

Hélas ! Seigneur, ce n'est plus à nous qu'il
faut songer, c'est à vous.

ABOULIFAR.

A moi ! la menace du Sage auroit-elle opéré ?
Que veux-tu dire ? Parle.

PIROUZÉ, sanglottant.

Madame... Madame vient....

ABOULIFAR.

Eh bien, ma Femme vient... après....

PIROUZÉ.

Vient de.... l'Iman vous dira cela mieux que moi.

ABOULIFAR, appercevant l'Iman de la montagne.

Ah, je suis perdu ! tout ce que je craignois
est arrivé !

SCÈNE XV.

LÉANDRE, ABOULIFAR, L'IMAN,
de la Montagne, ARLEQUIN, PIROUZÉ.

L'IMAN, *après avoir fait une profonde révé-*
rence à Aboulifar.

Air : *Du haut en bas.*

ABoulifar !

Entre mes mains la loi vous livre ;
Aboulifar !

Mettez ordre à votre départ :
Votre Femme a cessé de vivre ;
Sous la montagne il faut la suivre ;
Aboulifar !

(Il s'en va , après avoir fait encore une pro-
fonde révérence , qu'il a répétée à chaque fois qu'il
a prononcé le nom d'Aboulifar.



S C È N E X V I .

ABOULIFAR , LÉANDRE , ARLEQUIN ;
PIROUZÉ.

ABOULIFAR.

MA Femme est morte !

PIROUZÉ.

Balkis est arrivée trop tard : sa pauvre Mère venoit d'apprendre sa mort , & de perdre connoissance , & tout-à-l'heure elle vient d'expirer entre les bras de l'Iman.

ARLEQUIN , *bas à Léandre.*

Voici qui est sérieux ; nous sommes en pied.

LÉANDRE.

Je ne m'attendois pas à ceci.

ARLEQUIN , *à Aboulifar , contrefaisant l'Iman.*

Votre Femme a cessé de vivre ,
Sous la montagne il faut la suivre ,
Aboulifar.

ABOULIFAR , *à Arlequin.*

Air : *Non , non , je ne veux pas vivre.*

De grace ! ne m'accablez pas ! *bis.*
Vénérable Philosophe , hélas !
Je confesse ma faute !

ARLEQUIN.

Vous faites le pagnote !
Eh, si, Monsieur le fier-à-bras !
Vous faites le pagnote !
Sous la montagne ! sous la montagne !

ABOULIFAR.

Air : *Lanturelu.*

En votre puissance,
D'abord je n'ai pas
Eu de confiance,
Qu'il suffise, hélas !
A votre vengeance,
Que vous m'ayez confondu !

ARLEQUIN.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu,

ABOULIFAR.

Air : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.*

A ma chère compagne
Daignez rendre le jour !
Sauvez-moi la montagne.

ARLEQUIN.

Je vous répons à mon tour :
Vous y perdez vos pas,
Nicolas !

Sont tous pas perdus pour vous !

Partie de l'air parodié de l'ouverture de Bellérophon, Act. I. Sc. pénulti.

Vous l'y suivrez !
Vous y vivrez
Vous y mourrez !

E 6

Quelle félicité !
Que vous allez être vanté
De toute la postérité !

A B O U L I F A R.

Quoi ! vous me verriez enterrer sans... ?

A R L E Q U I N.

Tant mieux pour vous ! hé , c'est le comble de la gloire pour un homme !

S C È N E X V I I .

ABOULIFAR, BALKIS, LÉANDRE ;
PIROUZÉ, ARLEQUIN.

ABOULIFAR, à *Balkis*.

MA Fille, je n'ai plus d'espérance qu'en toi.

Air : *Lere la , lere lanlere.*

Viens te joindre à moi ; viens m'aider !
Et près du sage intercéder,
Pour ta Mère, & ton pauvre Père.

A R L E Q U I N.

Lere la , lere lanlere...

A B O U L I F A R.

Air : *Pour faire honneur à la nôce :*

Vous pouvez disposer d'elle,
En faveur de qui vous plaira.

ARLEQUIN.

Le châtement vous apprendra,
A faire avec moi le rebelle.

ABOULIFAR.

Vous pouvez disposer d'elle;
Je veux tout ce qui vous plaira.

ARLEQUIN, à Léandre.

Je vous la donne, prenez-la.

(à Aboulifar.)

Air : *M. de la Palisse est mort.*

Ma foi, tout franc, j'ai pitié;
Bon-homme de votre chance!
Et je suis mortifié
De n'être pas ce qu'on pense?

Tenez, je ne suis, malheureusement pour
vous, qu'un Grivois dont on s'est servi, pour
vous duper.

ABOULIFAR.

Ah, Seigneur, contentez-vous des remords.

ARLEQUIN.

Je vous dis que je ne suis qu'un fourbe.

ABOULIFAR.

Je me repens....

ARLEQUIN.

Le Diable m'emporte, si je ments!

ABOULIFAR.

Air : *Un Pécheur indigne.*

Ah, plus de reproche!

110 **LE FACHEUX VEUVAGE ;**

L'instant fatal approche !
Votre cœur de roche

A R L E Q U I N .

Encore un coup , Seigneur ,
Vous voyez comme
L'on me renomme.
Foi d'honnête homme !
D'homme d'honneur ,
Je ne suis rien qu'un imposteur !

A B O U L I F A R .

Vous ne cesserez pas cette cruelle plaisanterie !

A R L E Q U I N .

Je vous dis que je ne suis qu'un fripon ,
foi d'honnête homme ! Eh mais , parbleu ,
vous êtes le premier qui m'avez chicané
là-dessus.

P I R O U Z É .

Allons , allons , ne vous faites plus tirer
l'oreille !

Air ; Nanon dormoit.

Balkis , & moi
De votre savoir faire ,
Nous faisons foi !

A R L E Q U I N .

En voici bien d'un autre ! est-ce pour rire ?

B A L K I S , *continuant l'air.*

Seigneur , qu'à la colère
Succède la pitié ?

P I R O U Z É.

Rendez , rendez , rendez la vie à sa Moitié!

A R L E Q U I N.

Morbleu , vous me feriez enrager !

Air : *Je ne suis né ni Roi , ni Prince.*

Il faut pour parler de la sorte
 Qu'elle ne soit pas plus morte,
 Que vous l'étiez vous deux !

P I R O U Z É.

Aussi

Ne l'est-elle pas davantage ,

(à Aboulifar.)

Monsieur , dites-nous grand-merci :

Tout ceci n'est qu'un badinage.

Tenez , c'est que pour vous rendre plus traitable , Madame a pris du même ingrédient dont ce matin votre Fille s'est servie. L'Iman en a été la dupe : car , dans une heure , elle partagera la joie que nous avons d'avoir obtenu votre aveu , pour l'union de Balkis & de Léandre.

A B O U L I F A R.

Ah , carogne ! ah pendar ! & vous , petite libertine , ne croyez pas profiter....

A R L E Q U I N.

Tout beau ! un honnête homme n'a que sa parole.

Air : *Dedans nos bois il y a un Hermite.*

Vous l'avez dit : si vous manquez sans peine

312 **LE FACHEUX VEUVAGE ;**

A la vôtre , Seigneur ;
J'ai , sur la vôtre , osé donner la mienne ;
Et veux avec honneur ,
Ou la tenir , ou qu'ici l'on m'assomme ;
Moi , je suis honnête homme !

N'allez-vous pas encore me chicaner celui-
là ! allons , Monsieur , rendez - vous : vous ne
pouvez mieux faire , & convenez que vous
avez eu belle peur. Prenez le cœur d'autrui
par le vôtre.

(*Aboulifar rit.*)

B A L K I S , *ils se jettent tous à ses pieds.*
Mon Père !

P I R O U Z É.

Mon Maître !

L É A N D R E.

Seigneur Aboulifar !

A R L E Q U I N , *lui sautant au cou.*
Mon cher ami !

B A L K I S.

Je vous devrois deux fois la vie !

P I R O U Z É.

Je vous trahirai toute ma vie , Madame ;
pour votre service !

L É A N D R E.

Je vous ferai tout dévoué !

A R L E Q U I N.

Je payerai bouteille !

A B O U L I F A R.

Après tout , puisque le Cadi n'en veut plus :

Air : *Des fraises.*

Si les biens sont aussi grands ;
Que son train le fait croire ;
Pourquoi s'obstiner ? Enfans ,
Levez-vous tous : je me rends.

PIROUZÉ ET ARLEQUIN,

Victoire ! victoire ! victoire !

ARLEQUIN à la Cantonnade.

Air : *Aux armes , Camarades !*

Alerte , Camarades !
Vous devez dans un coin
Ne pas être loin !
De fauts , & de gambades
Maintenant nous avons besoin.

SCÈNE XVIII & dernière.

ENTRÉE D'ESCLAVES ;

Qui forment une danse.

F I N.